

L'ECHARP
ENTENTE DES CERCLES D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DU ROMAN PAÏS
EN PARTENARIAT AVEC

LA BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DU BRABANT WALLON – FWB

ET

LE CENTRE ALBERT MARINUS

VOUS PRÉSENTE CE NUMÉRO DE LA REVUE « LE FOLKLORE BRABANÇON »

**CRÉÉE PAR ALBERT MARINUS ET PUBLIÉE (VOIR DATE DU N°) PAR LE SERVICE DE RECHERCHES
HISTORIQUES ET FOLKLORIQUES DE LA PROVINCE DU BRABANT**

NUMÉRISATION RÉALISÉE EN 2022 PAR WILFRED BURIE, ECHARP

**Bibliothèque Centrale du
Brabant Wallon – FWB**

Place Albert 1er, 1 - 1400
Nivelles
+32 67/893.589
bibcentrale.mediation@cfwb.be
www.escapages.cfwb.be

Echarp

Entente des Cercles
d'Histoire et d'Archéologie
du Roman Païs
+32 479/245.148
echarp@gmail.com
www.echarp.be

Centre Albert Marinus

Musée communal de Woluwe
-Saint-Lambert
40, rue de la Charrette
1200 Bruxelles
+32 2/762.62.14
fondationmarinus@hotmail.com
www.albertmarinus.org



Avec le soutien de la
Province du
Brabant Wallon

Le Folklore Brabançon paraît six fois par an.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 30 francs. — *Etranger* : 35 francs.

PRIX POUR LES DEUX ÉDITIONS : 50 francs. — *Etranger* : 55 francs.

La correspondance doit être adressée à M. A. Marinus, Gouvernement provincial, 12, Vieille Halle aux Blés, Bruxelles.

Compte chèque postal n° 142.119.

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

De Brabantsche Folklore verschijnt zesmaal in 't jaar.

ABONNEMENTSPRIJS : 30 frank — *Vreemde* : 35 frank.

PRIJS VOOR BEIDE UITGAVEN : 50 frank. — *Vreemde* : 55 frank.

De briefwisseling moet gezonden worden aan den H. A. Marinus Provinciaal Bestuur, 12, Oud Koornhuis, Brussel.

Postcheck n° 142.119.

De ondertekende artikels verbinden enkel den schrijver ervan.



Imprimerie — Drukkerij

CH. PEETERS

Léau — Zoutleeuw

11^e année n° 65

Prix 6 fr.

**Bulletin du Service de Recherches
Historiques et Folkloriques du Brabant**

**LE
FOLKLORE
BRABANÇON**

12 Vieille Halle au Blé Bruxelles

Le Folklore Brabançon

SOMMAIRE

Basin le bon larron. — Le « Grand Tour » de Basse-Wavre. — Menus Faits. — Bibliographie. — Congrès, Réunions, Expositions.

Basin le bon larron.

Avant-propos.

La multiplicité des moyens de transport a profondément modifié l'aspect des villages wallons, tant au point de vue matériel qu'au point de vue intellectuel et moral. Une des premières conséquences de ces modifications a été la suppression des veillées. Autrefois, pour épargner le combustible et l'éclairage, on se réunissait, le soir, à tour de rôle chez les différents habitants d'une agglomération. Et tandis que les femmes travaillaient à la lueur fumeuse des crassets, les hommes pétunaient à petits coups pendant que l'un d'eux narrait les contes, les légendes et les fables de la contrée. Si, de nos jours, certains paysans passent encore la soirée chez l'un ou l'autre ami, ce n'est plus dans le but de raconter les mythes que transmettait la tradition, mais bien pour discuter la marche de la politique ou pour peser les chances d'un match de football. Ainsi sombre dans l'oubli l'immense trésor de la littérature orale d'un pays.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle le hameau de Fraiture-sur-Amblève, qui du haut des montagnes domine le confluent de l'Ourthe et de l'Amblève, eut son conteur populaire. Le dernier se nommait Louis Masson et exerçait le

métier de colporteur, comme ses aïeux l'avaient fait avant lui. Il était né à Sprimont. On ne connaît pas la date exacte de sa naissance. Son acte de décès, conservé à la maison communale de Comblain-au-Pont, relate qu'il vit le jour « vers 1819 ». Peu de temps après son mariage, il vint se fixer à Fraiture-sur-Amblève, où il mourut le 22 avril 1894.

En sa qualité de marchand ambulant, il parcourait les campagnes tout le long du jour, ayant sur le dos une énorme hotte recélant sa pacotille.

Masson ne savait ni lire, ni écrire. Comme certains villageois ne le payaient pas toujours au comptant, il avait une façon originale d'indiquer les sommes qui lui étaient dues, par un système ingénieux de barres et de croix. Quant aux noms des débiteurs, sa mémoire suppléait à son manque d'instruction.

Durant la soirée, on se réunissait chez lui et on lui demandait de conter. Son répertoire était varié et très souvent il donnait à ses héros le nom d'un de ses concitoyens, ce qui corsait l'intérêt de son discours.

Il avait une façon assez spirituelle de narrer ses histoires, enflant ou diminuant le son de sa voix selon le personnage représenté, soulignant d'un geste, d'une grimace tel détail, maintenant ainsi son auditoire toujours en éveil.

Où avait-il appris ces contes ? Un de ses oncles avait aussi la réputation d'être un conteur populaire. Il en avait repris la succession et probablement le répertoire. A côté d'histoires courtes, Masson décrivait les aventures des quatre fils Aymon, de Geneviève de Brabant. Mais sa « plus belle histoire », comme me l'ont attesté bon nombre de campagnards qui l'ont entendu, celle qui plaisait le plus, c'étaient les tribulations de Basin, le bon larron. Roman très curieux, car les pérégrinations de Basin étaient contées dans une chanson de geste, aujourd'hui perdue et que l'on ne connaît plus que par les versions nordique et néerlandaise. Il est évident que ces thèmes, qui ont seulement commencé à être étudiés par le monde universitaire au XIX^e siècle, lui étaient inconnus. Ce qu'il en savait devait donc être le fruit de traditions très anciennes. Les

générations successives ont d'ailleurs modifié certains détails du roman pour les remplacer par d'autres de leur crû.

Je n'ai point connu Masson. La version, que j'ai écrite m'a été contée par son fils Paul, communément appelé le *bokè d'homme*, parce qu'il était bossu, et confirmée par de vieux auditeurs assidus du narrateur : le cabaretier Joseph Burton, le garde-champêtre Alphonse Dethier, le forestier Joseph Requier. J'ai noté scrupuleusement tous les détails du roman. Il n'y a qu'une chose qu'il m'est impossible de rendre, c'est la verve, le style, la nuance de la phrase du conteur, secrets qu'il a emportés dans la tombe. Il est regrettable qu'au XIX^e siècle on ne se soit point intéressé à ces troubadours villageois. De nos jours, grâce aux méthodes d'investigation, la version eut été recueillie tant au point de vue linguistique qu'au point de vue phonétique. Le cinéma parlant nous eut même permis de reproduire les gestes et les intonations du bonhomme au long de ces contes.

Ces réserves formulées, les aventures de Basin offrent un grand intérêt en ce sens qu'elles sont peut-être les seules de caractère roman que l'on possède et, ce qui est plus encore, de l'Ardenne, d'où la chanson primitive est probablement originaire.

* * *

La version wallonne offre beaucoup d'analogie avec la version scandinave. En Scandinavie, l'histoire de Basin est le début d'une compilation de légendes épiques en prose, datant du XIII^e siècle et intitulée : *Karlamagnus-Saga* ou légende de Charlemagne. Afin de pouvoir comparer les textes, reproduisons la traduction de l'épisode se rapportant à Basin, que Gaston Paris a publiée dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes* (1).

« A la mort du roi Pépin, son fils Charles (Karl) est âgé de 32 ans. Beaucoup des barons de son père conspirent contre sa vie; mais Dieu, qui lui réserve une glorieuse destinée, lui révèle par un ange ce péril imminent. Il s'enfuit alors avec ses conseillers chez un chevalier fidèle,

(1) T. V., 5^e série, 1864, p. 93.

Thierri (Drefrà) d'Ardenne, qui va aussi chercher les sœurs de Charles pour les prendre sous sa protection. La nuit, un ange de Dieu apparaît à Charles et lui ordonne de faire chercher le larron Basin et d'aller voler avec lui : ainsi il pourra préserver ses jours. Basin arrive, et Charles recommande à ses amis Thierri et Naime (Namlun) de veiller sur ses sœurs, tandis qu'il sera lui-même absent. Charles et Basin s'en vont, escortés d'abord de Thierri et de Naime ; en chemin, celui-ci recommande à Basin de ne pas nommer Charles de son vrai nom, mais de l'appeler *Magnus*, pour échapper à l'attention de ses ennemis. Ils se séparent ; Charles et Basin poussent droit au milieu des Ardennes, et arrivent près de la ville de Tongres (Tungr), où le comte Rainfroi (Reinfrei) a son château. C'est de nuit qu'ils y arrivent. Magnus reste en arrière avec les chevaux, pendant que Basin entre dans le château ; il s'empare d'un coffre contenant de l'or, de l'argent et de riches habits, rapporte le tout à son compagnon et veut s'en aller au plus vite. Magnus s'y oppose ; il espère trouver dans ce château quelque éclaircissement sur ses dangers ; Basin s'offre à y rentrer avec lui, pour le former dans l'art du larcin. Après avoir attaché leurs chevaux, ils entrent dans le château ; Basin conduit Magnus jusqu'au lit du comte Rainfroi, en lui disant de rester là, caché entre le mur et les rideaux, pendant que lui ira à l'écurie, prendre le cheval du comte. Le cheval fait du bruit ; Rainfroi se réveille et ordonne au palefrenier d'aller voir ce qui se passe à l'écurie ; mais celui-ci ne trouve rien, Basin s'étant couché sur des cordes le long d'une poutre. Cependant tous les habitants du château se rendorment, sauf le comte Rainfroi. Il a avec sa femme une conversation où il lui dévoile la conjuration formée contre la vie de Charles ; lui et ses onze complices ont fait faire douze couteaux à deux tranchants de l'acier le mieux trempé, avec lesquels, la veille de Noël, ils doivent surprendre Charles et le tuer avec tous ses amis dans la ville d'Aix (Eis), où il veut séjourner jusqu'à son couronnement ; après cela Rainfroi se fera couronner roi à Tongres. La femme du comte l'exhorte à renoncer à ce projet, mais sans succès ; elle arrive seulement à se faire nommer par lui tous les conjurés : Rainfroi sera empereur de Rome, son frère Heudri (Heldre) doit être duc. Le plan est que tous, chacun son couteau caché dans sa manche, se pressent dans la chambre à coucher de Charles, l'enviroment et l'immolent ainsi. Comme sa femme éclate en lamentations sur cet odieux projet et sur la mort indigne qu'on prépare à Charles, le comte s'irrite et la frappe au visage jusqu'au sang. Elle se penche hors du lit pour ne pas saigner sur les draps, et Charles recueille le sang dans son gant droit. Cependant

Basin, qui est descendu de sa poutre, endort par sa sorcellerie tous les gens du château, arrive près du lit du comte, lui prend son épée et appelle Magnus pour s'en aller avec lui. Il essaye de mettre la selle et le mors au cheval du comte ; le cheval s'ébroue et recommence à faire du bruit ; mais dès que Magnus lui a mis la selle, il devient paisible et tranquille comme un mur. Ensuite ils vont retrouver leurs propres chevaux et attachent tout le butin sur celui de Basin ; Magnus garde le cheval du comte, et Basin monte celui que Charles avait amené. Ils s'arrêtent chez un pauvre homme, et là l'ange de Dieu se montre encore à Magnus dans son sommeil et lui ordonne d'aller rassurer sa mère et sa sœur ; il lui apprend en outre que sa mère est enceinte et qu'elle mettra au monde une fille qui s'appellera Adaliz. Il s'éveille et se dirige avec Basin vers Peituborg, où est la reine Berthe ; il est très bien reçu de sa mère, et lui présente Basin comme son meilleur ami. Dans le cours de la conversation, celui-ci l'appelle Magnus ; sa mère en montrant de l'étonnement, il lui explique pourquoi il a pris ce nom ; il lui apprend qu'il a des ennemis mortels, et qu'il les a découverts par la grâce de Dieu, dont l'ange est venu lui ordonner d'aller voler avec le larron Basin. Dans sa surprise, elle demande à son fils s'il est chrétien ; il répond qu'il est baptisé, mais non confirmé. Elle envoie alors immédiatement un messenger à Trèves (Trevisborg) chercher l'archevêque Roger (Rozer). La reine lui fait dire qu'elle le prie de venir pour confirmer son fils Charles et lui changer son nom. L'archevêque met son vêtement pontifical et demande s'il ne doit pas s'appeler Charles. La reine dit que c'est bien là son nom de baptême, mais que lui-même et Basin l'ont changé pour celui de Magnus. L'archevêque déclare alors qu'il s'appellera dorénavant Charlemagne (Karlomagnum), et il le confirme sous ce nom.

Charles, ou plutôt, pour l'appeler comme il se nomme désormais, Charlemagne, scelle une lettre écrite par l'archevêque, où sont les noms des conjurés, et que Jadunet, coureur de la reine porte à Thierri et à Naime. Ceux-ci arrivent à Peituborg et se concertent avec Charles, l'archevêque et la reine, pour savoir quels sont les actes que Charles doit faire comme succédant à son père dans le gouvernement. L'archevêque conseille d'envoyer un message à Guidelon de Bavière (Videlun de Bealver), père de Naime, et au comte Haton (Hatun), et offre d'aller lui-même les chercher à Rumensborg. Ceux-ci se réjouissent extrêmement d'apprendre des nouvelles de Charles, dont le sort les inquiétait ; ils reviennent tous à Peituborg où ils trouvent le plus cordial accueil. Charles leur fait connaître qu'il a été confirmé et qu'il s'appelle désormais Charlemagne, et

leur recommande Basin comme ami. Sur la demande de Naime, l'archevêque lit sa lettre où est le nom des traîtres. Charles leur raconte alors comment il a découvert le complot, et développe devant eux le plan qui était tracé pour le faire périr à son couronnement à Aix. Il montre en témoignage le gant plein de sang et le cheval qu'il a pris à Rainfroi. Basin propose de citer à la cour tous les hauts barons de l'empire de Charles ; ce conseil est approuvé. On compte tous ceux qui doivent être convoqués, le pape Milon en tête, et tous doivent se trouver à Aix avec des hommes et des armes comme pour une guerre de sept ans. Charles fait alors écrire à l'archevêque les lettres de convocation, et fixe l'époque pour la Pentecôte. D'abord la reine envoie Jadunet avec une lettre à l'archevêque Frère et à son frère le duc Hervis (Herfe), pour les prier d'arriver le plus tôt possible à Peituborg avec deux mille hommes. Ceux-ci arrivent avec trois mille ; en outre, le duc amène quarante vassaux, dont chacun a un autour ou un faucon, ou d'excellents chiens de chasse ; l'archevêque amène deux évêques, cinq abbés, quinze clercs, un millier et demi de chevaliers et tous leurs serviteurs. Cependant l'archevêque Roger était parti pour Rome, Basin pour la Bretagne et Girard de Numaia pour la Saxe et la Flandre avec les lettres du roi. Le duc Hervis et l'archevêque Frère se présentent devant Charlemagne et la reine, qui les reçoivent avec affection. Ensuite Berthe prend son fils à part et lui apprend que depuis la mort de Pépin elle ne se trouve pas bien, et qu'elle attribue cet état au chagrin causé par la perte de son mari ou par les embarras de son fils. Charles la rassure en lui transmettant la révélation de l'ange ; elle doit mettre au monde une fille dont le nom sera Adaliz ; tous alors lui expriment leur intérêt et leur joie. Charlemagne met les nouveaux venus au courant de ce qui le concerne ; il leur répète le récit déjà souvent fait du plan des traîtres, et leur donne les preuves qu'il en a. L'archevêque s'étonne qu'il se fie autant au larron Basin ; mais Naime répond que c'est un homme courtois et habile, le meilleur ami de Charles, et celui auquel, après Dieu, il doit son salut. Le duc Hervis conseille au roi de fortifier Aix. Celui-ci demande à sa mère de l'accompagner, et au troisième jour, ils partent ensemble. En chemin, on s'arrête à Ardensborg, où Charles fait chercher ses sœurs et confie à l'une d'elles, Gille (Gilem), le gant plein de sang. Au matin, après avoir entendu la messe, Charles envoie Thierrî et Naime en avant à Aix avec dix mille chevaliers. Après quelques jours de chasse, il fait chercher trois cents ouvriers ; puis il fait abattre tous les poiriers qu'on peut trouver et rassembler des bois de charpente pour construire une grande forteresse, on décide qu'elle enfermera une

église, des eaux et des bois, à droite un grand palais, à gauche des logements pour les seigneurs. L'église est bâtie d'abord et consacrée par l'archevêque, qui bénit ensuite la place où doit s'élever le palais, les charpentes, les bois et les eaux. Il se rassemble à Aix une immense multitude d'ouvriers, et telle est la quantité des pierres et des bois de charpente, que tous ont quelque chose à faire. L'église est bâtie en marbre, couverte de cuivre, d'argent, et de plomb, et il y a de l'or en plusieurs endroits. Charlemagne la trouvant trop petite, supplie Dieu de la faire agrandir, pour que tout son troupeau puisse y être à l'abri, et cette prière s'accomplit. Il fait faire douze palais splendides ; dans une magnifique vallée, il fait faire des bains chauds et froids. Dès que Rainfroi et son frère Henri apprennent les constructions de Charlemagne à Aix, ils y viennent par curiosité avec cent hommes ; Charles les convie à son couronnement pour la Pentecôte, sur quoi ils retournent chez eux. Cependant le temps est venu de la délivrance de la reine Berthe ; elle donne le jour à une fille, que l'archevêque baptise sous le nom d'Adaliz.

L'archevêque Roger arrive cependant à Rome, il remet ses lettres au pape, et lui apprend où en sont les affaires de Charles. Le pape promet de venir, et envoie aussitôt des lettres à ses vassaux pour leur dire de se trouver aussi à Aix. Basin va en Bretagne avec le même message, d'abord chez le gouverneur Geddon de Bretolia, puis chez maître Geoffroi (Godfrei) de Valland. Girard va trouver en Flandre Baudouin, à Arras Gauthier ; celui-ci promet de venir, et écrit à beaucoup de chevaliers de se réunir aussi à Aix. Ensuite Girard va porter son message en Saxe, après quoi il revient à Aix. Un homme de Galice, nommé Aimar (Heimar, Eim), va aussi à Aix pour assister au couronnement ; il trouve en son chemin Raimboud (Reimbald) de Frise ; ils commencent par se battre ; puis ils fraternisent et arrivent ensemble à Aix, où ils trouvent un accueil hospitalier et un bon logement. Le pape arrive bientôt, ainsi que tous les barons convoqués ; tous ont leurs logements assignés par Naime ; Rainfroi et les autres conjurés s'y trouvent aussi. Les provisions ne manquent pas au marché. Charles fait dresser un grand aigle devant son palais, pour montrer que c'est le premier de l'empire. Les chevaliers sont distribués dans les douze autres. Charles fait fondre ensuite une grande masse d'acier et de fer, qu'on place devant la grande salle du palais, où elle doit servir à l'épreuve des épées ; il donne ordre à ses hommes de n'en laisser approcher personne sans sa permission. Puis il envoie chercher le pape et les principaux seigneurs, qui sont gracieusement reçus de lui et de sa mère. Charlemagne leur raconte les projets meurtriers qu'on avait conçus con-

tre lui, et comment il les a découverts ; il expose les moyens qu'il compte employer pour les déjouer. Il fait ensuite connaître à tous que le couronnement est fixé au lendemain matin, et qu'il doit ce jour-là y avoir paix entre les hommes ; celui qui la violera par un vol ou un autre méfait sera pendu ou décapité, quelque grand qu'il puisse être ; cette paix est jurée par tout le monde. Le matin suivant, Charles est armé chevalier. Il paraît ensuite sur un grand *Arabi*, tous trouvent qu'il a belle mine à cheval, et remercient Dieu d'avoir fait qu'un homme aussi petit qu'était le roi Pépin ait engendré un fils aussi grand que Charlemagne. Ensuite cent jeunes hommes sont aussi armés chevaliers. Le couronnement a lieu, et le cérémonial en est décrit avec détail. Après un festin splendide, le roi va se reposer. Alors on arrête les traîtres, et Rainfroi est obligé de tout avouer quand on lui montre son cheval et le gant plein de sang. On les met tous en prison avec leurs gens. Le lendemain, tous les traîtres sont condamnés à être pendus ; mais, par égard pour la femme de Rainfroi, le roi commue cette peine en celle de la hache. Charlemagne appelle alors Basin et lui donne Tongres avec la veuve de Rainfroi. A l'archevêque Roger, il donne Trèves, et le pape le remercie de cette générosité pour l'Eglise. Il donne aussi à Naime de riches fiefs. Les vassaux des traîtres, comme innocents de la conjuration, sont mis en liberté et jurent fidélité au roi.

Charles recommande ensuite à tous les hauts barons d'observer la paix dans l'empire, et annonce au pape que dans un an il ira à Rome se faire sacrer empereur. Il remercie ensuite d'être venus tous ceux qui sont là, et chacun s'en retourne chez soi ».

Notons quelques différences entre le roman nordique et celui de Wallonie. Dans la *saga* scandinave, l'apparition de Basin reste quelque peu mystérieuse. La version wallonne débute par l'histoire des infortunes de Basin. Une sécheresse épouvantable désole la seigneurie de Basin et le force à fuir avec ses vassaux et ses manants. Pour remercier le baron de sa charité, une vieille sorcière lui enseigne quelques secrets de magie. Parmi ceux-ci, il a le pouvoir de se rendre invisible. Basin est amené à user de sorcellerie pour empêcher ses gens de mourir de faim.

L'Ardenne est un pays aride qui se laisse très vite roussir par l'été. Les traditions populaires parlent de certaines fontaines dont les eaux ne tarissent jamais, ce qui

semble prouver que la siccité y est assez commune. On a conservé dans le pays de Malmédy le souvenir d'une sécheresse qui désola, l'Ardenne en 1700 et la légende : *Le bois ensorcelé DE GUEUZAIN* (1) évoque cette calamité. Nous citons cette indication à titre documentaire et pour marquer l'analogie des faits, précisée dans ce dernier cas, par une date.

Naime conseille Basin d'appeler le roi : Frère. Autrefois, au pays wallon, les personnes s'appelaient entr'elles Frère et Sœur (*Fré* et *Soûr*) même si elles n'appartenaient pas à la même famille. Cette appellation indiquait un certain degré d'intimité en même temps qu'une certaine égalité. On réservait aux étrangers le titre de maître (*maiss'* ou *noss' maiss'*) pour les hommes et de dame (*dame* ou *noss' dame*) pour les femmes.

De Tongres, Charles et Basin se rendent directement à Herstal, résidence de la reine Berthe.

La prédiction de la naissance d'Adaliz ainsi que l'histoire de la confirmation de Charles n'existent pas dans notre version.

Le duc Hervy est le frère de la reine Berthe.

Plusieurs détails comme la naissance d'Adaliz, Charles remettant le gant plein de sang à sa sœur Gille, le duel d'AIMAR et de RAIMBAUD, l'épreuve des épées manquent dans la version wallonne.

Nous avons cité ces quelques dissemblances pour montrer combien le thème wallon paraît avoir été transformé par la voix populaire.

Abordons maintenant la version néerlandaise dont M. de Saint-Genoix a publié une traduction dans le *Messenger des Sciences de la Belgique* (2).

Le roi Charles vient à Ingelheim sur le Rhin, pour y tenir cour plénière. Pendant la nuit, un ange lui apparaît et lui ordonne d'aller voler s'il tient à la vie. Charles

(1) GEORGE LAPORT, *Le folklore des paysages de Wallonie*, p. 140.

(2) t. IV, 1836, p. 202 et ss.

se met en route et regrette d'avoir banni Elegast — Basin s'appelle ici Elegast — qui lui avait subtilisé une somme modique. Charles rencontre un cavalier revêtu d'une armure noire et montant un cheval noir. Cet inconnu veut connaître le nom du roi et comme celui-ci s'y refuse, ils dégainent. Après un combat au cours duquel tous deux font preuve de vaillance, l'épée du chevalier noir se brise. Celui-ci dévoile alors son identité. Chassé par le roi, il est obligé de voler pour vivre et pour faire vivre ses gens. Toutefois il ne s'en prend qu'aux riches, aux religieux, aux abbés, aux évêques. A son tour, Charles prétend s'appeler Adelbert et exercer le métier de voleur. Il offre à Elegast de l'accompagner cette nuit. Adelbert propose de piller le trésor du roi Charles. Elegast s'y oppose, mais préfère s'en prendre à Eggerik d' Eggermonde, un beau-frère de Charles qui n'est guère dévoué à son suzerain. En passant dans un champ, Adelbert s'empare d'un soc de charrue. Elegast se glisse dans le château d'Eggerik en creusant un trou sous la muraille. Il s'introduit seul dans la place. Il use d'une certaine herbe qui fait comprendre le langage des animaux et apprend ainsi que le roi est présent. Il retourne en informer son compagnon qui se moque d'abord de cette idée. Elegast le force alors à faire l'expérience et Adelbert est bien obligé de convenir de la présence du roi. Elegast lui ravit l'herbe sans qu'il s'en aperçoive. Ensuite il va puiser dans les coffres d'Eggerik et rapporte le butin à son compagnon. Une troisième fois, il rentre dans le château, monte dans la chambre d'Eggerik pour lui ravir une selle merveilleuse à laquelle sont attachées cent clochettes. Celles-ci se mettent à tinter et réveillent Eggerik. Le chevalier dévoile à sa femme le projet de complot. Comme l'épouse tente de le dissuader, il la frappe et Elegast recueille dans son gant le sang qui coule. Le voleur endort à l'aide d'une prière magique les habitants du castel et s'en va emportant la selle et l'épée. Elegast veut alors trancher la tête du traître. Son compagnon le détourne de cette idée et lui suggère de se rendre auprès du roi qui ne manquera pas de lui pardonner son larcin. Elegast craignant la colère de Charles s'y refuse. Adelbert s'offre en qualité d'ambassadeur. Quand Eggerik arrive à Ingelheim avec ses complices, il est arrêté. Accusé du crime, le chevalier nie. Mais le roi cite Elegast comme témoin qui confirme l'accusation avec preuve à l'appui. Charles décide de recourir au jugement de Dieu. Elegast combat Eggerik et le tue. Charles donne la veuve en mariage à Elegast rentré en grâce.

Cette version bien qu'ayant certains points communs avec les versions norvégienne et wallonne, en est très différente.

Dans l'œuvre posthume d'Emile van Heurck : *Les Livres Populaires Flamands* (1) on trouve résumée également la version flamande, de cette « légende mi-historique, mi-mythique, mi-chrétienne ». L'auteur illustre son travail en reproduisant la couverture de l'antique ouvrage et la famille du regretté folkloriste a eu l'obligeance de nous prêter ce cliché. M. van Heurck cite chronologiquement les différentes éditions flamandes de ce récit :

« Le plus ancien exemplaire du poème flamand portant un nom d'imprimeur a paru à Anvers chez Govaert Bac, sans date (fin du XV^e ou début du XVI^e s.). Il n'en existe que quelques éditions dont la dernière a paru chez Jean van Ghelers, à Anvers (XVI^e s.). Le D^r E. Kuiper à réédité le poème (Amsterdam 1891). Un exemplaire, sans lieu ni date, peut-être imprimé vers 1530, se trouve à la Bibliothèque Royale de Bruxelles ».

Basin est resté populaire en Wallonie et sa réputation de larron ou de voleur est actuellement encore vivace dans les traditions.

La petite ville de *Huy* possédait une tour nommée : *Tour BASIN*, qui fut démolie dans le premier quart du 19^e siècle. On prétend qu'elle devait son nom à l'écuyer tranchant de Charlemagne qui aurait été le premier gouverneur de la cité. *Basin* aurait perdu cette dignité à la suite des crimes dont il se serait rendu coupable (2).

Les taches que l'on observe dans la lune ont toujours intrigué le peuple. Voici comment à Liège, on explique l'origine de ces ombres : « Basin allait à la maraude pendant la nuit, dans le champ de son voisin. Celui-ci se tenait sur ses gardes. Le coupable de son côté, n'avait négligé aucune précaution. Il avait pris une bouhêye di

(1) Chez Buschmann à Anvers, 160 p., 65 illustrations, 1932. (Prix 100 frs).

(2) GEORGE LAPORT : *Le Folklore des paysages de Wallonie*, p. 172.

Donich-Karel

ende Elegast een schone ghenuechliche
historie om te lesen .. :|: .. :|: .. :|:



Page de Couverture du livre populaire flamand :
Charlemagne et Elegast.
(Collection van Heurck).

spènes pos stoper l'bété. (Il avait pris un fagot d'épines pour boucher la lune qui était dans son plein). Cependant le propriétaire le surprit. Basin, pour l'effrayer, s'écria d'une voix sépulchrale : « Je suis sorti de mon tombeau, et je viens au nom du Grand Dieu vivant, pour enlever les petits et les grands ». L'autre s'enfuit et Basin put faire tranquillement sa récolte d'oignons et de navets. Mais si le coupable parvint à échapper à la justice humaine, la justice divine ne manqua point de l'atteindre. Il est condamné à rester dans la lune avec son fagot d'épines. Cette figure aux traits contractés qui se dessine dans notre satellite et qui regarde mélancoliquement la terre, c'est celle de Basin » (1).

Chose curieuse, dans le Brabant, à *Linden, Cortrijck-Dudzel, Crainhem, Opwijck, Hauwaert, Vissenaeken, Anderlecht*, on raconte à peu près la même histoire : Un villageois ayant volé un fagot de bois mort, rencontre le Christ ou un ange. Celui-ci lui reproche son larcin. L'homme nie et pour justifier sa négation accepte d'aller dans la lune s'il a menti. Au même instant le voleur file vers la planète où il est toujours (2). Ce conte est bâti sur le même thème que le précédent, mais ici, le chapardeur reste anonyme. A *Woluwe-Saint-Etienne*, le héros change de sexe et devient une vieille femme.

« Aux enfants, on parle de *Basin* comme de *Croque-mitaine* : *Volà Basin qui v'louque.* (Voilà Basin qui vous regarde) » continue *Dujardin*. La même croyance se retrouve dans le village brabançon d'*Ottenbourg*.

A *Hautain-St-Siméon* on assure que *Basin* est boiteux et bossu. En considérant l'astre des nuits avec attention, les paysans découvrent la jambe la plus courte, la bosse et la tête enfoncée dans les épaules.

Dans d'autres villages, on raconte que la lune a attiré *Basin* pour le punir d'avoir blasphémé. Cette croyance est aussi répandue à *Vierset-Barse*, où *Basin* était allé dérober des parmentières. Au pays de *Herve*, *Basin* s'empare

(1) DUJARDIN : *Dictionnaire des Spots*. Liège 1861, N° 1988.

(2) PAUL HERMANT : *Les taches de la lune*. Folklore Brabançon, 1925-26, N° 27-28, p. 112.

de foin chez un fermier en entrant par la lucarne du toit. Au moment où il sort, muni d'une très grosse botte, la lune l'éclaire en pleine figure, ce qui permet au censier d'identifier le voleur. Furieux, *Basin* envoie la lune aux « 600.000 diables qui l'emportent ! » Pour se venger d'un tel juron, l'astre l'aspire et l'homme est condamné à y rester éternellement.

Dans le Brabant wallon, le filou lunaire est appelé *Bruno*. En pays thiois, c'est *Elegast*. Nous avons vu précédemment que *Basin* et *Elegast* ne sont qu'un même personnage. Le Brabant conserve encore d'autres légendes sur la silhouette obombrant la lune. Seulement ces histoires sortent du cadre de cette étude. Nous nous sommes contenté de signaler les points communs du conte populaire wallon avec les traditions brabançonnnes.

Tels sont les différents souvenirs que la légende a conservés de *Basin*, le larron, au long de la Wallonie.

BASIN LE BON LARRON.

1^{ère} Partie.

I.

L'un des hauts barons de l'Ardenne, le seigneur *Basin*, gravit l'escalier de pierre accédant au sommet du donjon de son château. Dans cet étroit couloir, éclairé par de simples meurtrières et préservé par d'épaisses murailles, il régnait toujours durant l'été, un peu de fraîcheur. Mais en cette saison de sécheresse, il y flottait un air lourd. *Basin*, légèrement essoufflé par l'ascension, déboucha sur la terrasse. Par cette fin d'après-midi du mois d'août l'atmosphère, dans laquelle palpait un parfum d'herbe sèche et de bruyère roussie, était brûlante. *Basin* jeta son premier regard vers la chape du ciel qui était d'un bleu très pur. Pas le moindre nuage à l'horizon qui put faire prévoir une averse ou un orage prochain.

Devinant la pensée du châtelain, la vigie dit : « Seigneur baron, il ne pleuvra pas encore aujourd'hui ».

Basin répondit par un geste de lassitude.

Depuis trois mois, le ciel n'avait plus versé une goutte d'eau. Un soleil flamboyant avait séché les récoltes sur pied, roussi les pacages, tari les sources. Pour nourrir ses vassaux, ses hommes d'armes, ses manants, ses valets, ses censiers et tout son peuple, *Basin* avait d'abord sacrifié ses troupeaux qui n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes.

Puis il avait ouvert ses coffres et y avait puisé largement pour acheter du blé dans les contrées lointaines. Maintenant le trésor était vide et les provisions épuisées.

Le baron s'accouda contre un des créneaux et contempla le pays que son castel dominait. Partout coteaux et plaines étaient tapissés d'une herbe sèche, de la bruyère jaunie d'un aspect maussade, pareilles aux roches de schiste montrant çà et là leur échine nerveuse. Les feuilles des chênes, ces patriarches dont les racines plongent au cœur de la terre, étaient recroquevillées comme si un coup de tonnerre les eût frappées. Les sapins eux mêmes, ces ascètes qui se contentent de si peu, montraient par leurs troncs crevassés combien ils avaient souffert. Quant au dernier des cultures, il offrait un tableau plus pitoyable encore : Les céréales étaient chenuës, sans épis, grillées et bronzées par un soleil d'enfer. Et partout, le domaine de *Basin* qui s'étendait dix lieues à la ronde avait cet aspect désolé.

Constatant que l'état de l'atmosphère ne se modifierait pas, le baron redescendit l'air soucieux. Le sort de la population était plus qu'inquiétant.

Dans la grande salle, le majordome attendait son maître. L'officier parla avec anxiété : « Seigneur baron les habitants réclament des vivres ».

— Puisez dans les réserves.

— Le seigneur baron ne se souvient-il pas que les greniers sont vides ?

— C'est vrai, reprit *Basin* avec tristesse.

Il s'absorba dans une profonde rêverie. La situation était sans issue. Le majordome attendait l'arrêt du châtelain. Soudain le seigneur respira profondément puis ordonna : « Que tous les vassaux, hommes d'armes, laboureurs, artisans, manants s'assemblent dans la grande salle, demain après none, je leur parlerai ».

Aussitôt des sergents portant des buccins puissants se dispersèrent aux quatre coins du fief pour clamer le message de *Basin*, le haut baron de l'Ardenne. Hélas, les soldats n'avaient plus pour les porter, leurs fiers palefrois rapides, comme le vent. Les nobles coursiers étaient tombés sous la hache du boucher.

Chacun devinant la gravité de l'heure, se hâta de répondre à l'invitation du seigneur. Et des métairies, des masures les plus éloignées se formèrent des cortèges s'acheminant à grands pas vers le castel.

Tous avaient le visage grave, car l'instant était solennel. Quand ils furent dans la grande salle aux voûtes hautaines, *Basin* s'avança et parla en ces termes : « Que Dieu vous ait tous en sa sainte garde. Depuis quelque temps, le malheur s'appesantit sur nous. La sécheresse désole nos terres, tarit nos puits. Nos ruisseaux et nos ri-

vières ne charrient plus qu'un mince filet d'eau. Mais enfin que la volonté du Tout-Puissant soit faite et non la nôtre. Pour échapper à la famine, j'ai sacrifié les troupeaux, j'ai fondu le trésor pour l'achat de céréales. Aujourd'hui mon escarcelle est veuve d'écus, les greniers ne renferment plus un setier de grains. Aussi je conseille à tous de fuir cette terre inhospitalière. Les artisans exerceront leurs métiers dans les bonnes villes sur lesquelles règne le roi Charles, notre empereur, les fermiers cultiveront des champs plus cléments, les hommes d'armes serviront des princes plus fortunés et ceux qui sont incapables d'œuvrer iront grossir la troupe des mendiants qui assaille le parvis des cathédrales ou les routes des pèlerinages célèbres. Toutefois, si les méchefs vous obligent à recourir à la force pour ne point mourir de faim, je vous recommande de ne pas dépouiller les marchands et les cultivateurs qui triment pour élever leur famille. Assaillez plutôt les évêques, les abbés qui vivent de riches prébendes, les grands seigneurs qui font souvent sentir leur toute puissance aux travailleurs. Braves gens, je vous dis adieu. Puisse-nous, un jour, nous retrouver tous en florissante santé ! »

La plupart des auditeurs pleuraient, car tous étaient désolés de devoir quitter Basin, qui s'était toujours montré bon maître et bon seigneur. L'émotion de l'assemblée gagna le baron, qui pour cacher ses larmes, passa dans la chambre voisine.

Le conseil de Basin était la sagesse même, quoique hasardeux pour beaucoup. L'exode commença aussitôt : Enfants, jeunes, vieux, tous s'élançaient vers l'Inconnu pour ne point subir les affres de la faim.

A la nuit tombante, Basin parcourut le château vide de tout être humain. Son pas résonnait tristement sous les hautes voûtes. Il se rendit à l'écurie, détacha son propre coursier, Moret, le seul que l'on eût conservé. Il était bien maigre le pauvre ! Le cheval marchait lourdement en baissant la tête. Basin le flatta de la main en lui tapotant l'encolure. Il lui dit : « Un peu de courage mon brave Moret ! Avant demain soir, tu auras un bon picotin ». Le baron sella le palefroi et le tirant par la bride, sortit du manoir. Les ténèbres ne rafraîchissaient guère l'air. Basin sauta en selle, passa dans la rue principale du village qui était déserte. Ce spectacle lui donna le frisson. Il fit prendre le trot à sa monture pour fuir cette vision.

En sortant du bourg, il dépassa la vieille Maugienne. Celle-ci connaissait les vertus des plantes et lorsqu'un habitant de la baronnie tombait malade, on recourait à ses lumières pour lui faire recouvrer la santé. Se blessait-on, vite elle appliquait l'herbe qui cicatrisait la plaie. Elle avait aussi la réputation d'être magicienne. Bien

que ne cherchant que le bonheur d'autrui, elle était très redoutée.

Elle trottnait appuyée sur un long bâton.

— Dieu vous garde, Maugienne, lança Basin. La vieille lui rendit son salut.

— Les chemins sont bien rudes pour vous, Maugienne, s'apitoya Basin.

— Il est dur à mon âge — lorsque l'on a passé quatre fois vingt ans — il est dur de délaisser le toit qui vous a vu naître. Certes je suis bien à plaindre, mais ne l'êtes-vous pas plus que moi, seigneur baron ?

— A la grâce de Dieu, Maugienne.

Basin eut pitié de la manante. Il ouvrit sa bourse, y puisa les quelques écus constituant toute sa fortune et les tendit à la pauvresse.

— Prenez, Maugienne, vous en avez plus besoin, que moi. Je suis dans la force de l'âge, j'ai une bonne épée, je saurai encore gagner ma subsistance.

— Vous êtes bien bon, seigneur baron. Merci de grand cœur. Vous vous êtes toujours montré très humain envers vos gens. Aussi pour vous remercier, laissez-moi vous révéler un secret. A mon âge ces sortes de choses n'ont plus guère d'utilité. J'arrive au terme de ma course et je ne serai pas fâchée de donner un long repos à ma vieille carcasse. Vous êtes un vaillant chevalier, mes recettes vous viendront bien à point pour soutenir et maintenir votre réputation. Connaissez-vous l'herbe du berger ?

— Non, Maugienne.

— La voici, dit la vieille en tirant de sa poche un morceau d'une herbe bien verte. Elle a le don de ne jamais se flétrir. Lorsque vous voudrez devenir invisible, placez là sous votre langue, la pointe dirigée vers les dents. N'oubliez pas cette précaution.

— Merci Maugienne, répondit Basin en prenant l'herbe que lui tendait la manante et en la glissant dans son escarcelle.

— Seigneur baron, permettez-moi maintenant de vous donner un bon conseil : Ne dites à personne que vous possédez ce talisman, car les convoitises s'allumeraient bientôt de toutes parts, aux dépens même de votre vie.

— L'avis est sage, Maugienne, je m'en souviendrai.

— Approchez-vous, seigneur baron, je vais vous enseigner une prière par laquelle vous pourrez endormir tous les habitants d'une demeure.

Maugienne murmura l'oraison à l'oreille du châtelain.

— Et maintenant que Dieu vous ait en sa sainte garde. Sire baron, adieu.

— Adieu, Maugienne.

Basin s'enfonça dans la nuit violette.

II.

Basin marcha toute la nuit. Dans les côtes, il descendait de sa monture pour ne point la fatiguer, et cheminait à côté de la bête. Après avoir franchi des montagnes, traversé rivières et fôrets, Basin déboucha au point du jour dans une riante vallée où s'étalait un somptueux monastère. Le baron se hâta de gagner l'hôtellerie où il fut très bien reçu pendant que le brave Moret se rappelait enfin le goût de l'avoine. Le titre de Basin lui fit ouvrir les portes du quartier réservé aux visiteurs de marque.

Personnage influent, Basin rendit visite à l'abbé qui lui marqua beaucoup de déférence. L'exilé raconta comment il avait été amené à fuir sa baronnie. Le révérend montra la plus grande compassion et la plus profonde affliction pendant le récit de Basin. Il s'apitoya sur le sort du haut baron et de ses gens. Il promit de faire dire des prières spéciales par toute l'abbaye pour que le Tout-Puissant daigne jeter un regard de miséricorde sur les pauvres déshérités. Basin remercia le prêtre de sa bonne intention montrant cependant peu d'enthousiasme pour ce genre de secours. A l'heure actuelle, il eût préféré une offre d'écus sonnants et trébuchants. Le couvent paraissait très riche et Basin eut l'occasion de s'en convaincre lors de la visite de l'établissement à laquelle le convia l'abbé.

Le moine témoigna une vive sollicitude envers Basin. Il l'invita à prolonger son séjour parmi la communauté. Mais cet entourage monastique ne souriait guère au seigneur. Il préférait sa liberté. Pour que celle-ci fût parfaite, il lui fallait une bourse bien garnie. Il se souvint alors des présents de Maugienne et résolut de s'assurer des vertus de l'herbe du berger. Il se tint devant une glace et plaça l'herbe dans sa bouche comme le lui avait prescrit la magicienne. Immédiatement le miroir cessa de refléter son image. Au palais abbatial, Basin connaissait l'endroit où se trouvait le trésor. En parcourant les lieux, l'abbé lui en avait montré la porte. Comme Basin paraissait morose, pour le dérider le religieux lui conta la façon dont il cachait la clef de cette chambre afin de dérouter les voleurs ou les moines que le diable tente. L'ecclésiastique avait dans sa chambre à coucher une statue de saint Pierre qui avait égaré sa clef emblématique. Pour remédier à cette perte, l'abbé plaçait la clef du trésor dans la main du portier céleste. Et il ajoutait avec un rire gras : « Elle ne peut certes avoir un meilleur gardien ».

Basin n'eut donc point de peine à entrer dans la réserve de l'abbaye. Il se trouva en face de nombreux coffres regorgeant de pièces d'or. Il y découvrit de longs sacs de cuir que les moines s'enroulaient autour de la ceinture

lorsqu'ils accomplissaient un voyage. Le seigneur bourra d'or l'un des sacs, puis replaçant la clé dans la main de l'apôtre, il regagna ses appartements.

Le baron se rendit au palais abbatial pour prendre congé de l'abbé. Celui-ci voulut le retenir. Mais Basin le remercia en disant que depuis longtemps le comte Thierry d'Ardenne le priait de venir passer la saison des chasses en son manoir. Le seigneur profitait de son infortune pour répondre à cette invitation.

Avant de prendre congé, Basin tenait à laisser au monastère un modeste souvenir de son passage. Il remit donc à l'abbé quelques pièces d'or que le religieux accepta avec une reconnaissance infinie, promettant en retour pâtenôtres et indulgences. Basin riait intérieurement du bon tour qu'il jouait au prêtre en lui octroyant généreusement l'or du propre trésor du couvent.

III.

A l'aube, Basin quitta l'abbaye. Son cheval, bien nourri pendant son séjour au monastère, avait repris vigueur. Le baron chemina vers le château de son ami le comte Thierry d'Ardenne. Il s'arrêta aux hostelleries pour se restaurer et pour laisser souffler le bon Moret.

La chaleur de la journée l'obligea d'interrompre son voyage durant une bonne partie de l'après-midi. Comme le vin de l'auberge était bon, notre baron ne s'en plaignit point. Le jus généreux des treilles mosannes égayait son humeur et ravigorait son moral que les événements des jours passés avaient bien abattu.

La nuit s'était faite noire et Basin chevauchait toujours. Il souhaitait rencontrer bientôt une hostellerie pour y passer la nuit. Mais il s'était engagé dans une région boisée où les agglomérations étaient bien rares. La lune brillait au firmament et le cavalier apercevait son disque d'argent par instant au travers du feuillage. La fraîcheur exhalait des bois une senteur délicieuse.

Basin parcourait une sombre drève de sapins. A quelques pas de lui, il lui sembla apercevoir une ombre qui se glissait dans le cloître sylvain. Il scruta les voûtes résineuses, mais n'y découvrit personne. Il ne lui eût pas déplu de croiser un voyageur. Il aurait pu ainsi se renseigner sur la possibilité de trouver un relai. Le baron faisait cette réflexion, lorsque le cri strident d'une chouette déchira le silence. Instinctivement la main de Basin empoigna le pommeau de son épée. Ce cri ne lui présageait rien de bon et il préférait être prêt à toute éventualité.

Le gentilhomme arrivait à la hauteur du lieu où il avait vu se mouvoir la silhouette. Un homme armé d'un solide rondin se jeta à la tête de Moret, pendant que deux

autres individus apparurent de l'autre côté du chemin. Cependant qu'il dégainait preste comme l'éclair, Basin fit pivoter Moret sur lui-même. Cette brusque manœuvre eut pour but de renverser les deux hères qui venaient à la rescousse. Le chef n'avait pas lâché la bride de la monture. Basin s'apprêtait à lui faire sentir le tranchant de sa lame lorsqu'un rayon de lune vint éclairer le visage du brigand. Le châtelain reconnut l'un de ses manants.

— Lambert, cria-t-il.

Cette interpellation dévoila l'identité du cavalier.

— Seigneur baron, pardonnez-nous, répondit Lambert, honteux de sa méprise.

Les deux compères s'étaient relevés et Basin leur demanda s'ils ne s'étaient point fait de mal lors de leur chute. Le bûcheron Hubert sortait indemne de la bagarre, mais le journalier Monulphe s'en tirait avec les côtes un peu froissées.

Lambert invita le baron à venir se reposer dans leur repaire, proposition que Basin accepta. Les hommes s'enfoncèrent dans les ténèbres de la sapinaie. Ils arrivèrent bientôt devant l'entrée d'une grotte. Quelques personnages somnolaient devant un feu de brindilles qui éclairait de reflets rougeâtres leurs faces barbues et hirsutes.

Lambert s'écria : « Nous avons fait une excellente rencontre et nous vous l'aménons ».

Tous se levèrent en reconnaissant leur suzerain et lui prodiguèrent les marques du plus profond respect.

— Maintenant racontez-moi comment vous en avez été réduit à piller par les chemins.

L'un des anciens métayers du baron, Lambert, devenu le capitaine des brigands, prit la parole. « Lorsque nous avons déserté votre seigneurie, sire baron, nous nous sommes rendus au château le plus proche et nous avons offert nos services au seigneur. Celui-ci estimait ne pas devoir augmenter pour l'instant la population de son fief, tant la récolte avait été maigre. Il nous restaura néanmoins et nous conseilla de demander aide et assistance au monastère Saint-Floribert que la sécheresse n'avait point éprouvé. Les moines à qui nous renouvelâmes nos offres de service, déclarèrent catégoriquement qu'ils ne pouvaient nous employer. Comme nous réclamions une obole pour ne point mourir de faim, ils nous renvoyèrent en disant que les revenus de l'abbaye ne suffiraient pas, si elle devait nourrir tous les propres à rien et les paresseux. Il ne nous restait donc qu'à devenir détrousseurs, métier misérable, qui nous a valu cependant l'heur de retrouver notre cher suzerain ».

Basin conclut que les religieux étaient plus généreux de paroles que d'écus et qu'ils avaient une façon singulière de pratiquer l'amour du prochain.

La détresse des manants émut le baron. Il détacha sa ceinture de cuir et en offrit le contenu aux détrousseurs. Les brigands eurent quelque scrupule d'accepter la bourse du seigneur. Basin les rassura en leur disant que demain il irait regarnir sa ceinture au trésor des frères inhospitaliers, ce qui amena un peu de gaieté parmi la troupe.

Basin passa la nuit auprès de ses sujets. Le lendemain, dès la piquette du jour, il monta à cheval, et conduit par Lambert, ne tarda pas à arriver en vue de l'abbaye de Saint-Floribert. Le monastère avait un très bel aspect et respirait l'aisance.

Le baron s'arrêta dans un bosquet de sapins, à l'orée de la forêt. Il pria Lambert de prendre soin de Moret pendant qu'il exécuterait son expédition. Grâce à l'herbe du berger, Basin pénétra dans les réserves des religieux, chaperonnant d'abord une ration d'avoine qu'il s'empressa de porter au brave Moret, son compagnon d'infortune.

Il retourna au monastère et se mit à arpenter les corridors afin de se rendre compte de la topographie des lieux.

Il croisa l'abbé qui se rendait à l'église. Le baron toujours invisible se porta alors au palais abbatial pour y déjeuner. La table était dressée, attendant le retour du maître. Basin s'installa et mangea de grand appétit. Restauré, il se dirigea vers les cuisines et remplit un sac de pains, de jambons, de saucissons, de beurre, d'un quartier de viande ainsi que de quelques bouteilles poussiéreuses.

Puis il chercha vainement le trésor. Les moines l'avaient dissimulé de telle façon que les fouilles du baron restèrent sans résultat. Néanmoins, le furetage du gentilhomme amena la découverte d'une cassette remplie d'or, dissimulée dans la garde-robe de l'abbé. Il en fit glisser le contenu dans sa ceinture, puis s'en fut rechercher son sac et le jetant sur son épaule, il regagna l'endroit où l'attendaient Lambert et Moret.

Lambert commençait à s'impatienter et se demandait si Basin n'avait point été jeté en prison. Lorsqu'il revit le baron ployant sous la charge, Lambert n'en pouvait croire ses yeux. Comment avait-il pu se faire remettre toutes ces provisions. Basin éclata de rire et eut bien soin de ne pas révéler son secret. Ils installèrent le sac sur le dos de Moret et les deux hommes reprirent le chemin du repaire.

Il y avait longtemps que les hommes n'avaient plus mangé à leur faim. Les victuilles furent trouvées d'autant meilleures. Les villageois chantaient les louanges du haut baron. Chacun était intrigué pour savoir comment Basin était venu à bout de ces moines têtus. Le gentilhomme d'une voix tonnante répliqua : « Je vous prie de croire

qu'il en cuirait à l'impudent qui contrecarrerait mes ordres ». Hubert et Monulphe savaient par expérience combien les offensives du baron étaient redoutables. Monulphe interjeta : « C'est beau la force ! ».

— « Mais ce qui est encore plus beau, reprit Hubert, c'est de mettre sa force au service de pauvres diables comme nous ». Tous en convinrent, répétant à l'unisson l'éloge du haut baron.

Basin passa la journée auprès de ses manants. On parla de la baronnie et de ses habitants. On trinqua en se souhaitant mutuellement prompt retour aux pénates. Les brigands en oublièrent même leur métier. Ce jour là, les voyageurs purent trotter sur le ruban de la route sans être inquiétés.

Le vin eut vite raison des cerveaux de ces pauvres manants, affaiblis par les privations. Ils ne tardèrent pas à s'endormir et à ronfler comme soufflets d'orgue.

Durant quelques instants, Basin contempla le ciel dans lequel clignotaient les premières étoiles. Il profita de sa solitude pour se rendre une fois encore à l'abbaye afin d'y chaparder des provisions. Il désirait quitter ses compagnards en leur laissant une réserve de munitions de bouche.

Pendant que les moines, dans la béatitude de leur digestion, écoutaient l'homélie d'un prédicateur vantant les délices du paradis pour les exhorter à de doux rêves, le baron parcourut cuisines et réserves à la recherche de victuailles. Le garde-manger de la communauté était bien garni et le gentilhomme put sans peine s'y ravitailler. Il bourra son sac autant que ses forces lui permirent de porter.

Le lendemain, dès le patron-minet, Basin sella Moret et prit congé de ses manants. Ceux-ci pleurèrent en le voyant partir. Ils supplièrent le gentilhomme de se réinstaller dans la seigneurie. En attendant des jours meilleurs, ils feraient de petites incursions dans le voisinage pour se sustenter durant la disette. Basin trouva le projet trop hasardeux. Après une courte réflexion, le baron leur annonça que la chose était impossible et pour donner plus de prix à son refus, il ajouta qu'il ne fallait jamais s'insurger contre les ordres du Ciel. Devant la détresse de ses manants, Basin leur promit de revenir bientôt leur rendre visite et s'assurer que les détresseurs ne manquaient de rien. Sur Moret, son destrier, le baron monta et s'achemina vers le château du comte Thierry d'Ardenne.

IV.

Basin chevaucha encore deux journées entières. A la vèsprée, il était dans une profonde forêt lorsqu'il enten-

dit des veneurs qui sonnaient la cornure de prise. Il se dirigea vers le bosquet d'où partait la musique, curieux d'assister à l'hallali. Un grand cerf aux hautes ramures gisait sur le sol, lorsqu'arriva Basin.

Le baron reconnut Thierry d'Ardenne parmi les seigneurs. Il salua son ami et lui annonça qu'il acceptait enfin l'invitation que le comte avait tant de fois réitérée. Thierry montra la plus grande joie, remerciant Basin de répondre à ses appels. Le comte présenta à ses amis le nouvel arrivant, promettant des chasses merveilleuses pour les journées prochaines en l'honneur de l'un des hauts barons de l'Ardenne.

Thierry avait placé Basin à sa droite et tous deux galopaient de conserve. Le maître des lieux décrivait le domaine au cours de la chevauchée.

Bientôt au sommet d'un roc qui commandait toute la contrée, le château profila sa masse grisâtre hérissée de tours, de tourelles et d'échauguettes.

Le sabot des palefrois soulevait des nuages de poussière et les cavaliers entrèrent dans la cour, gris du sable des chemins. Ils mirent pied à terre, Basin fut conduit à ses appartements et chacun se rafraîchit avant de se mettre à table.

Le festin fut splendide. On vida de nombreuses coupes du meilleur vin des Iles (1) à la santé de l'hôte du jour. Les infortunes de Basin étaient parvenues par bribes jusqu'aux oreilles de Thierry. Aussi le comte pria-t-il son invité de narrer le récit de ses malheurs. Basin se prêta de bonne grâce au désir de son compagnon. Négligemment il signala que Maugienne lui confia quelques uns de ses secrets de magicienne et que force lui avait été d'en faire usage pour aller chaparder des provisions dans un monastère afin de sauver de la faim certains de ses manants.

— De haut baron du pays d'Ardenne, s'exclama Basin, je suis devenu larron.

— Basin le bon larron, reprit Thierry, un nouveau titre de noblesse !

Des applaudissements saluèrent cette remarque.

Les jours suivants, le comte organisa de grandes battues pour fêter Basin. Thierry possédait des meutes excellentes et, poursuivre le cerf en leur compagnie dans les grands bois ardennais devenait une chose passionnante qui détachait des biens et des revers de ce bas monde.

(1) A Fraiture-sur-Amblève le vin considéré comme le plus fin est le vin des Iles. Quelles sont ces Iles ?

Mais Basin était sans cesse hanté par le souvenir de ses manants qui exerçaient le métier de détrousseurs au long des routes. Après une quinzaine de journées de chasse et de fête, Basin prétextait, pour quitter le comte, un voyage d'exploration à sa baronnie. Avant de partir, Thierry lui fit jurer de revenir bientôt, chose à laquelle il se soumit avec un sourire. En réalité, le baron retourna auprès de ses manants, les brigands. Les villageois étaient bien découragés. Le métier de pillard n'était pas sans risque. On savait la forêt mal famée, on s'y engageait de moins en moins et lorsqu'on le faisait, c'était avec le concours de gardes et d'hommes d'armes auxquels il ne faisait pas bon de se frotter. Ils entrevoyaient le jour où un seigneur viendrait les traquer dans leur repaire comme des bêtes fauves. Une fois pris, justice serait faite sur le champ. Ils seraient pendus haut et court aux branches d'un chêne ombreux. Basin les reconforta de son mieux. Il fit de nombreuses visites à l'abbaye razziant tout ce qui lui tombait sous la main. Nantis d'écus, de victuailles, les détrousseurs reprirent confiance. Ils résolurent de s'abstenir de méfaits durant quelque temps pour rendre la foi aux voyageurs. Après leur avoir promis de revenir sous peu, Basin retourna auprès du comte Thierry d'Ardenne.

2^e Partie.

I.

A l'époque de son avènement, le roi Charles de douce France venait d'avoir trente ans. C'était un beau guerrier au corps noble, au visage clair et brillant, à la longue barbe brune flottant sur la poitrine. Possesseur du plus beau royaume qu'il y eut sous la chape du ciel, ayant la jeunesse pour compagne, Charles devait être le plus heureux des hommes. Pourtant il n'était point tranquille, car le sceptre qu'il avait saisi était mal assuré entre ses mains. Bon nombre de barons de son père cherchaient à s'émanciper et ne songeaient qu'à le renverser de son trône.

Aussi ce soir, Charles se promenait de long en large dans sa chambre du palais d'Aix. Il se sentait environné de conspirateurs et une atmosphère de haine régnait parmi la noblesse. Charles aurait voulu asseoir son autorité d'une façon éclatante, mais le pays était vaste et ses partisans point nombreux. Il devait agir avec prudence pour ménager ses forces.

Fatigué d'agiter d'aussi tristes pensées, Charles se mit au lit et ne tarda point à s'endormir. Soudain, il ouït une musique très douce et il vit apparaître un ange à son chevet. D'une voix mélodieuse, l'ange dit : « Charles, tes

jours sont en danger. Des seigneurs parjures conspirent dans l'ombre et ne tarderont pas à t'occire avec tous tes fidèles serviteurs. Dieu a eu pitié de toi, Charles. Il t'ordonne de rechercher le baron Basin, le bon larron, et d'aller voler avec lui, si tu veux conserver l'existence. Noble guerrier, lève-toi et hâte-toi d'exécuter l'ordre du Tout-Puissant ».

Le monarque trouva les paroles étranges. Il se demanda d'abord si le malin, ne venait point le tenter. « Quel besoin ai-je de voler ? répliqua-t-il, j'ai bien assez de richesses pour m'en contenter ! » Le messager céleste reprit sur un ton sévère : « Roi Charles, jusques à quand douteras-tu de la parole du Très-Haut ? Si tu veux préserver ta vie et le trône que Dieu t'a donné, exécute sans retard son ordre ». Derechef le souverain entendit une musique d'une harmonie exquise, dont les sons s'atténuèrent de plus en plus jusqu'à la disparition complète de l'ange.

Revenu de sa surprise, Charles se leva, prévint le duc Naime de s'appêter à partir. Bien que le vol répugnât à Charles, il considéra cet acte comme une leçon d'humilité imposée par Dieu et il s'y soumit en parfait chrétien.

Mais où joindre Basin, le bon larron ? Celui-ci était un des hauts barons de l'Ardenne, dont les terres couvraient des montagnes au sein de la profonde forêt. Et comment ce grand seigneur était-il devenu voleur ? Autant de questions que se formulait Charles, autant d'énigmes qu'il ne parvenait pas à résoudre.

Le roi avait au cœur de l'Ardenne un serviteur fidèle : le comte Thierry. Il résolut de réclamer son aide et assistance.

Naime vint avertir le roi que les chevaux étaient sellés. Quelques hommes d'armes servirent d'escorte au roi. La petite troupe fila à bride abattue vers le château de Thierry.

En route, Charles conta, sous le sceau du secret, à son fidèle conseiller, l'aventure dont il venait d'être le héros et lui confia ses projets que le courtisan approuva.

Le comte d'Ardenne reçut son suzerain avec joie.

Le monarque, le front soucieux, attira Thierry dans un cabinet et l'interrogea : « Je désirerais savoir, seigneur comte, où se trouve Basin, le bon larron ? »

— Depuis que le malheur s'est appesanti sur lui, très vénéré roi, il a pris ses quartiers dans ce château.

— Ah ! soupira Charles, Dieu soit loué ! Faites le chercher alors.

— Seulement notre baron est d'humeur bizarre. Il disparaît de temps à autre pendant quelques jours. En ce moment il erre. Il ne tardera pas à revenir, très vénéré souverain.

Thierry apprit au roi la ruine de Basin et les exploits grapilleurs du haut baron.

Charles raconta comment un ange lui était apparu et l'étrange conseil que celui-ci lui avait donné. Il comprenait enfin pourquoi le ciel lui commandait de prendre Basin pour compagnon. Le roi, lissant sa barbe et tirant sa moustache, se montra nerveux et anxieux. Le comte le réconforta de son mieux, l'assurant que, dans la profondeur de ces bois, il risquait moins que dans son palais d'Aix. Bien téméraire eût été le chevalier qui se fût enfoncé dans le dédale de ces cloîtres sylvains. Pour rassurer son suzerain, Thierry ordonna à une compagnie de gens d'armes de surveiller la contrée cinq lieues à la ronde du castel.

Le soir, le comte offrit un superbe festin en l'honneur du roi Charles.

Le lendemain, Basin rentra à la forteresse.

II.

Thierry d'Ardenne tenait table ouverte. Sans cesse, il invitait les seigneurs du royaume à venir giboyer dans ses forêts, les plus belles, les plus riches de la terre. Aussi Basin ne fut-il nullement étonné que le roi Charles s'arrêtât chez son vassal. Mais le baron montra de la stupéfaction, lorsque Thierry lui apprit que le monarque était venu pour le voir lui, le seigneur miséreux, le bon larron.

Attirant Basin à part, Charles lui dit qu'il voulait aller voler en sa compagnie, sans lui dévoiler les motifs qui le faisaient agir de la sorte. A cet instant, le tonnerre se fût abattu aux pieds de Basin qu'il n'en eût point montré plus de surprise. Il restait devant le monarque bouche bée, incapable d'articuler le moindre son.

Devant ce mutisme, le souverain insista : « Vous ne répondez point, seigneur baron ? »

Basin s'inclina en marque d'assentiment.

— Où irons-nous exercer notre larcin, seigneur baron ?

— Très vénéré roi, j'ai appris que le comte Rainfroid, dont le château se dresse près de la ville de Tongres, à l'entrée de la forêt charbonnière, est une plaie pour tous. Il trahit ses amis, ne cesse de causer des malheurs dans le pays, pressure sans honte les travailleurs. Dans sa superbe, il ne craint point d'injurier son souverain de qui il tient ses biens. Ravir quelques sacs d'or ne porte pas à conséquence dans ces conditions.

— Seigneur baron, j'admire votre sagesse et j'approuve votre expédition.

Le lendemain, Charles et Basin se mirent en route pour Tongres. Naime et Thierry les escortèrent durant une

partie du voyage. Afin de ne pas éveiller l'attention, Naime conseilla à Basin de ne point appeler Charles par ses titres, mais de lui donner le surnom de Frère.

Au déclin du jour, Naime et Thierry rebroussèrent chemin.

Vers la mi-nuit, Charles et Basin arrivèrent devant le repaire de Rainfroid, forteresse formidable, merveilleusement protégée par des murs d'une épaisseur prodigieuse et par toutes les ressources de l'architecture.

Les deux cavaliers s'arrêtèrent dans un bosquet situé à quelques portées du castel et mirent pied à terre.

— Frère, parla Basin, gardez les chevaux pendant que je vais visiter le château et voir ce que nous pouvons emporter.

Le baron désirant se rendre invisible préférait opérer seul.

— Je m'en réfère à vos conseils. Toutefois je vous adresse une prière : Tendez l'oreille et répétez-moi tout ce que vous entendrez.

— Comptez sur moi, Frère.

Basin disparut dans les ténèbres. Quand il fut hors de la vue de Charles, il mit en bouche la fameuse herbe, puis s'approcha des murs du château. Il dénoua la longue corde qui lui servait de ceinture, y fit un nœud coulant et le lança à l'assaut d'un créneau. La corde ayant coiffé un merlon, le baron la saisit et grimpa le long de la muraille. Aucun veilleur ne circulait sur le chemin de ronde. Le canton était calme. Point de guerre, point d'ennemis signalés. Les habitants de la ville de Tongres n'eussent osé tenter aucun coup de main contre le comte exécré. Bien à l'abri derrière ses formidables murailles, il était le plus fort et aurait réprimé de façon exemplaire la moindre rébellion.

Basin fit usage de la prière magique pour endormir tous les habitants du château. Il parcourut ainsi les lieux tout à son aise et découvrit le trésor du seigneur dans la salle basse du donjon. Un coffre à peu près rempli d'or s'offrit à sa vue. Il s'empressa de le hisser sur son dos et de le porter dans la cour, auprès d'une poterne assez basse, qui s'ouvrait vers la ville.

Le baron monta alors jusqu'à la chambre à coucher dans laquelle Rainfroid reposait en compagnie de sa femme. Il explora les coffres, en retira les plus riches habits, les mit dans la cassette et retourna auprès de son compagnon.

Lorsque Charles le vit, il s'écria joyeux : « Que Dieu vous ait en sa sainte garde ! Je commençais à m'impatienter et je craignais qu'il ne vous fût arrivé malheur. Puisque vous êtes sain et sauf, plus d'inquiétude.

— Voyez, Frère, tout ce que j'ai ravi au comte Rainfroid. La caisse était si lourde qu'elle écorchait mes épaules. Je suis heureux d'être au port.

— Que disent les châtelains ?

— Je n'ai point entendu le son de leur voix, car je les avais endormis à l'aide d'un sortilège.

— Ah ! murmura le roi désappointé.

Basin n'attachant aucune importance à la remarque du souverain, continua : « Puisque notre butin est important, il ne nous reste plus qu'à vider les lieux le plus vite possible ».

Le roi désirant obtenir des éclaircissements sur le message de l'ange, objecta : « Certes, votre trophée est important et je comprends que vous vous en contentiez. Mais moi je n'ai point volé et je ne vous ai suivi que dans cette intention. Je dois grappiller, sire Basin. Puisque vous avez accepté de me servir de guide, formez-moi donc dans l'art du larcin.

— Je m'incline, Frère. Retournons au château.

Basin attacha les chevaux à un sapin et les deux voyageurs entrèrent dans la forteresse par la porte dérobée que le baron avait découverte.

— Il y a encore de riches habits à enlever dans la chambre du comte. Je vous y conduis. Frère, vous vous cachez entre le mur et les rideaux du lit pendant que je me rendrai à l'écurie. Il nous faut un coursier pour porter notre butin. Le destrier du comte nous servira.

Avec mille précautions, ils montèrent jusqu'à la chambre de Rainfroid. Charles se dissimula, comme Basin le lui avait dit, pendant que le baron se dirigeait vers l'écurie.

Le cheval de Rainfroid était une bête nerveuse. Dès qu'il entendit un étranger pénétrer auprès de lui, il se mit à hennir et à piaffer. Ces cris réveillèrent Rainfroid qui saisit son épée et cria : « Holà, Materne, allez voir ce qui se passe à l'écurie. Mon destrier s'ébroue ».

Tout endormi, le palefrenier exécuta l'ordre de son maître. Basin, entendant son pas, se coula le long d'une poutre, auprès d'un rouleau de cordes.

Le domestique inspecta l'écurie, fouilla coins et recoins. N'apercevant rien d'anormal, il se retira et fit part de ses constatations au comte qui attendait anxieusement l'épée au poing.

— Que vous êtes donc nerveux ! dit la comtesse ; le moindre bruit vous fait sursauter. Vous paraissez aux aguets. On dirait que le démon vous épie.

— Quelles drôles d'idées trottent dans votre cerveau, ma bonne amie !

— Pas si extraordinaires que vous voulez me le faire accroire, Rainfroid. Depuis quelques jours, je vous trouve très changé.

Le comte haussa les épaules avec un geste d'impatience.

— Très changé, continua la comtesse. Jadis vous étiez gai, vous aimiez à plaisanter. Maintenant vous êtes taciturne et songeur. Votre passe-temps favori consistait à chevaucher par monts et par vaux à la recherche du gibier. Vos chiens ne quittent plus le chenil, vos faucons se rouillent sur leur perchoir. Vous restez des journées entières dans votre fauteuil, fixant un point de l'infini. Seriez-vous malade par hasard ?

— Non, non, ma bonne amie, rassurez vous, ma santé est excellente.

— Pourtant ce brusque changement dans votre humeur a une cause. Voulez-vous que nous allions faire un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ?

— Dans quelque temps nous irons visiter tous les lieux saints que vous voudrez, mais pour l'instant, je ne désire pas m'éloigner d'ici.

— Avez-vous des ennemis ? Un puissant seigneur doit en être exempt pourtant. Vos voisins craignent votre puissance et vous laissent en paix. Qui peut avoir ainsi embrumé vos pensées ? Allons, Rainfroid, confiez-vous à votre femme qui vous aime tant.

— Voici mon secret, douce amie. J'ai juré la mort du roi. Aidé d'onze complices, je dois surprendre Charles la veille de son couronnement et l'occire avec tous ses partisans. Je me ferai alors sacrer roi, à Tongres.

— Vous êtes glorieux, Rainfroid, mais de grâce renoncez à ce projet, car il me paraît hérissé d'embûches. On n'assassine point un roi comme un vil truand.

— Vous avez mille fois raison, ma bonne amie. J'ai fait faire douze couteaux de l'acier le plus résistant. Nous sommes douze.

Rainfroid nomma les onze complices, et, dans sa cachette, Charles ne perdit pas un mot de cette énumération.

— Un matin, nous nous pressons dans la chambre à coucher de Charles sous le prétexte de lui présenter nos hommages. Nous l'entourons. Chacun de nous tient son couteau caché dans sa manche. Les dagues sortent de leur écrin et nous frappons tous, par devant, par derrière. Je ceindrai la couronne impériale à Rome, et j'élèverai mon frère Heudri à la dignité de duc.

— Mais c'est affreux ! Votre projet est infâme ! Vous couvrerez votre nom d'opprobre. Si vous m'aimez, renoncez à vos desseins.

— Vous êtes folle. Vous devriez être honteuse de me parler de la sorte, répliqua le comte rouge de colère.

— Renoncez à vos desseins, Rainfroid. La mort que vous préparez à Charles est indigne. Vous n'agissez point en fier chevalier.

— Taisez-vous, taisez-vous, je ne veux point ouïr vos sornettes.

— Vous immolez Charles, comme un criminel. Vous ne lui laissez pas même l'occasion de se défendre.

— Taisez-vous.

Malgré cette défense, la comtesse fit mine de continuer son discours. Au comble de l'exaspération, Rainfroid ferma son poing et frappa sa femme en plein visage. Le nez reçut un tel coup que le sang gicla. La dame se pencha hors du lit pour ne point saigner sur les draps. Charles se baissa, tendit le gantelet en peau de cerf de sa main droite pour recueillir le sang qui coulait en abondance.

N'entendant plus nul bruit, Basin résolut de seller le cheval. De crainte que le coursier ne piaffât derechef, il endormit les hôtes du château, sauf Charles, à l'aide de sa prière magique. Il s'empara de la selle et en sangla le destrier. Le palefroi trépigna encore un peu, mais dès qu'il se sentit maîtrisé par la poigne du baron, il se calma. Basin le brida et le sortit de l'écurie. Il l'attacha à un des anneaux de la muraille, puis s'en fut chercher le roi. En passant près du lit de Rainfroid, Basin s'empara de l'épée d'or du comte. Charles sortit de sa retraite et tous deux quittèrent le château avec le destrier et l'épée.

Les deux larrons allèrent retrouver leurs chevaux. Le souverain révéla alors à Basin le but de son voyage ainsi que le secret que Rainfroid avait confié à son épouse. Le seigneur entra dans une grande colère : « Attendez-moi, Frère, je vais trancher la gorge à ce gentilhomme félon, avec sa propre épée ».

— Gardez-vous en bien, sire. Nous connaissons le complot, déjouons-le et montrons aux grands du royaume le châtement que je réserve aux parjures.

— Vous avez raison, Frère.

Basin assujettit le butin sur Moret. Charles monta le coursier de Rainfroid et le baron enfourcha celui du roi.

— Le comte ne tardera pas à s'apercevoir du vol. Bouillant comme il est, il organisera des battues dans les environs. Le château de notre ami Thierry est lointain. Il faut que nous trouvions des fidèles à bref délai. Ma mère réside à Herstal, allons la saluer, sire baron.

— Votre idée est excellente, Frère. De Herstal, il vous sera facile de prendre les décisions propres à éventer les perfidies du comte Rainfroid.

III.

Grande fut la surprise de la reine Berthe en voyant son fils, le roi Charles, en compagnie du larron Basin. Toute confite en dévotion depuis la mort de son époux, la reine s'était laissé conter les exploits du haut baron. Comme des moines eurent à se plaindre du seigneur pillard, les méfaits grossirent à mesure qu'ils passaient de bouche en bouche au point de devenir pour l'entourage de la reine Berthe les exploits d'un infâme gredin.

Charles sourit en lissant sa belle barbe et rassura sa mère quant aux grappillages de Basin. Il ne s'était livré à ces manœuvres que pour l'amour du prochain. Il ajouta que le baron Basin était un de ses fidèles serviteurs et que, s'il échappait au fer de Rainfroid, c'était au seigneur ardennais qu'il le devait.

Le premier soin du monarque fut d'envoyer un courrier à Thierry et à Naime ainsi qu'à l'archevêque de Trèves pour les prier de venir le rejoindre sans délai. Dès qu'ils arrivèrent, Charles tint un conseil secret auquel participèrent la reine Berthe et Basin.

La présence du bon larron étonna l'archevêque qui en fit la remarque : « Comment, vénéré roi, vous fiez-vous au baron Basin, un larron, la terreur de nombreuses abbayes de mon diocèse ? »

Naime prit la défense de Basin : « Vous oubliez, sire archevêque, que le seigneur Basin est un homme courtois et très habile dans le maniement des armes. C'est le meilleur ami de notre vénéré roi, à qui celui-ci doit son salut ».

Devant les faits, le prélat s'inclina pour marquer son approbation.

Charles prit alors la parole : « Je recommande d'abord à votre bienveillance, mon bon compagnon Basin, car je lui dois la vie et peut-être même la couronne. Conseillez moi, vous, mes hommes sages et gardez moi de mort et de honte ». Puis il les informa des projets de Rainfroid, et en témoignage de ses assertions, le souverain leur montra le gant plein de sang et l'épée du comte. Basin proposa alors de citer à la cour les hauts barons de douce France. Tous approuvèrent cette idée et Charles fixa la réunion le jour de la Pentecôte.

Le monarque demanda à l'archevêque d'écrire les lettres de convocation.

La reine Berthe dépêcha un courrier au duc Hervy, son frère, pour lui enjoindre de gagner Herstal promptement avec une escorte de trois mille hommes.

Les membres du conseil se séparèrent afin de hâter le rassemblement des seigneurs convoqués. L'archevêque

de Trèves galopa vers Rome pour inviter le pape et le roi de Provence. Naime se rendit en Bavière pour prévenir son père, le vieux duc et le comte de Franconie. Basin s'en fut vers la Flandre où il convia les comtes Beauvain et Gauthier, puis vers la Bretagne où il descendit chez le gouverneur.

Le duc Hervy devinant quelque alerte s'amena à Herstal avec cinq mille hommes. La reine et Charles le reçurent en lui prodiguant les marques d'affection. Le roi répéta une fois encore le récit de ses aventures et les desseins des traîtres. Le duc approuva le plan du souverain, mais, pour prévenir toute embûche, il conseilla de fortifier Aix. Charles pris fort cet avis et décida de se rendre à Aix dès le lendemain. Il invita sa mère à l'accompagner et elle accepta.

IV.

Les vassaux du comte Thierry d'Ardenne vinrent se joindre aux hommes d'armes du duc Hervy. Une armée de dix mille hommes dont les armures serties de pierres précieuses brillaient au soleil et dont les gonfanons flottaient dans l'azur, accompagna Charles à Aix.

Le roi ne perdit pas de temps et recruta immédiatement des ouvriers. Il décida la construction d'une immense forteresse qui renfermerait dans son enceinte une église, un palais pour lui, douze autres pour ses invités, des thermes où jaillirait la source d'eau chaude.

Bûcherons, charpentiers, menuisiers, carriers, terrassiers, maçons et febvres vinrent de toutes parts et commencèrent les travaux.

Pendant ce temps, le roi distrayait les seigneurs de sa suite en chassant dans les forêts voisines.

Les ouvriers édifièrent d'abord l'église. Ils employèrent des matériaux très précieux. On prodigua à l'intérieur le marbre et les ornements d'or et d'argent. Les toitures furent couvertes de cuivre.

A son retour de Rome, l'archevêque consacra la cathédrale.

Mais le roi Charles était bien marri, car jamais l'église ne pourrait contenir tous les seigneurs conviés.

Une nuit, le souverain s'enferma dans le temple et resta en oraison demandant au Tout-Puissant d'agrandir la cathédrale afin qu'il puisse y ranger les seigneurs de son royaume. A l'aube claire, quand Charles quitta l'église, il constata avec plaisir que Dieu avait exaucé sa prière. Le sanctuaire était devenu une basilique aux proportions gigantesques.

Devant son propre palais, Charles fit dresser un immense aigle d'or comme insigne de sa souveraineté.

Le pape arriva le premier, suivi bientôt par tous les seigneurs invités. Naime assigna à chacun ses appartements. Le comte Rainfroid, entouré par les conjurés, entra le dernier dans la forteresse.

Une garde spéciale veillait sur le palais du roi. La consigne était de ne laisser approcher personne sans la permission du souverain.

Charles assis sur un trône d'argent reçut le pape et les grands seigneurs. Il raconta les projets meurtriers que l'on avait ourdis contre lui, comment il les avait déjoués et les moyens qu'il comptait employer pour les réprimer. Il leur fit aussi connaître que le couronnement aurait lieu le lendemain matin. Sachant qu'une telle affluence de seigneurs engendrait toujours des luttes, Charles décida que la paix devait régner entre les hommes pendant ces journées. Quiconque se permettrait de la violer serait pendu haut et court, sans égard pour son rang. Les seigneurs jurèrent par devant le pape de respecter le désir du souverain.

Charles institua une garde d'honneur de cent chevaliers recrutés parmi les plus sûrs et en confia le commandement à Basin. Cette garde devait entourer le roi durant la cérémonie du sacre.

V.

Les seigneurs étaient massés devant l'escalier d'honneur du palais. Charles se montra en costume de grand apparat. Par dessus l'armure d'or aux innombrables gemmes, le roi avait jeté un manteau brodé d'or et doublé d'hermine. Le souverain était précédé par Basin et de chaque côté marchaient les chevaliers de sa garde.

Le roi monta sur un cheval blanc conduit par deux pages. Une partie des seigneurs précéda le souverain, tandis que l'autre lui fit escorte.

Le pape, entouré d'archevêques, d'évêques, de diacres, reçut le roi sur le parvis de la cathédrale.

Charles vint s'agenouiller sur le prie-dieu disposé dans le chœur de l'église. Dans un nuage d'encens et parmi les ronflements des orgues, il rendit grâce à Dieu pendant que le pape appelait les bénédictions du ciel sur le nouveau roi de douce France.

Le pape s'approcha de Charles, posa sur son front la couronne royale et lui remit le sceptre et le globe.

Charles se releva et alla s'asseoir sur le trône que l'on avait disposé au milieu des stalles de droite.

L'office terminé, le pape reconduisit le roi jusqu'au portail. Là, Charles monta à cheval et le même cérémonial qu'à l'arrivée fut observé jusqu'au palais. Le roi fut longuement acclamé par ses vassaux.

Tous les seigneurs invités assistèrent alors au festin offert par le roi. Les mets les plus délicats, les vins les plus fins circulèrent autour des tables. Le repas terminé, Charles se retira dans ses appartements pour se reposer. Chacun en fit autant.

Pendant ce temps, les hommes d'armes de Charles arrêtaient le comte Rainfroid, les onze conjurés et leurs vassaux.

Le roi réunit en grand conseil les hauts barons de la couronne. Rainfroid et ses complices furent introduits dans cette salle.

Charles était assis sur un trône d'or. De chaque côté se tenaient les grands seigneurs. Tout autour de la chambre étaient rangés des hommes d'armes, dont les mains reposaient sur la garde de leur épée.

Les onze complices entourés de soldats s'alignèrent dans le fond de la pièce.

Le roi ordonna à Rainfroid de s'approcher. Le comte encadré par trois sergents s'avança.

— Sire comte, parla Charles, vous paraissez devant votre roi et les hauts barons du royaume pour avoir, au mépris des lois de la chevalerie et de vos serments de féauté, médité ma mort. Les onze seigneurs ici présents devaient vous assister dans cette sinistre besogne. Conseillez-moi selon le droit et l'honneur, vous mes barons, et dites-moi la peine dont je dois frapper ces parjures.

— Très vénéré roi, reprit Rainfroid sur un ton pape-lard, je regrette de devoir vous répondre que jamais pareille idée ne germa dans ma cervelle.

— Sire comte, en niant, vous ajoutez un nouveau forfait à celui que vous méditez. Vous avez fait forger à cet effet un couteau à double tranchant, que vous et vos complices portez dissimulé dans vos manches. Veuillez me remettre cette arme.

Rainfroid pâlit. Il respira profondément et fit mine de vouloir nier. « Allons, votre couteau ! commanda Charles d'une voix de tonnerre, ou je prie les gardes de vous fouiller ».

Le comte s'exécuta. Il retira de sa manche le poignard décrit par Charles et protesta : « Qui dit que cette dague devait servir à vous occire, mon très vénéré roi ? Pour me rendre à votre couronnement, j'ai dû traverser une partie de la forêt charbonnière. Les routes sont peu sûres. Des brigands y opèrent. Je désirais être bien armé et avoir une lame de secours en cas d'attaque. Je vous jure que jamais ce poignard n'eut d'autre destination.

— Comte Rainfroid, tonna Charles, vous êtes non seulement un traître, mais encore un parjure.

Rainfroid fit mine de marcher vers le roi en criant : « C'est faux ». Les gardes l'empoignèrent et le maintinrent.

Naimé intervint à son tour : « Du calme, sire comte, du calme. Oubliez-vous que vous êtes devant votre roi ? ».

Rainfroid voulut encore parler, mais le souverain s'y opposa : « Taisez-vous, taisez vous. Traître et parjure ai-je dit. Puisque vous persistez dans vos dénégations, force me sera de vous confondre ».

Charles raconta alors comment il avait surpris le secret de Rainfroid. Comme preuves à l'appui, il montra le gant dans lequel il avait recueilli le sang de la dame et l'épée d'or. Devant ces témoignages irréfutables, Rainfroid avoua son forfait et réclama la clémence du souverain.

Charles s'adressant alors aux conjurés dit : « Seigneurs, vous reconnaissez-vous les complices du comte Rainfroid, mon vassal ? »

Tous avouèrent à leur grande honte.

— Seigneurs barons, jugez ces hommes selon le droit et dites-moi de quelle peine ils se sont rendus coupables.

— La mort, clamèrent les conseillers du roi.

Les condamnés implorèrent leur grâce en l'honneur du couronnement.

Le souverain les repoussa en ces termes : « A l'aurore de mon règne, je tiens à montrer à mes sujets combien je serai sans pitié pour les vassaux qui me seraient infidèles. Conformément à la décision de mes hauts barons, je condamne le comte Rainfroid et ses onze complices, coupables d'avoir attenté à la vie de leur monarque, à être pendus. Toutefois eu égard aux bons sentiments de la femme de Rainfroid qui tenta de dissuader son mari d'entreprendre pareil crime, j'accorde au comte de mourir non comme un criminel, mais comme un gentilhomme. En conséquence le comte Rainfroid aura la tête tranchée. La sentence sera exécutée demain à l'aube claire. Je confisque les biens de ces infidèles serviteurs ».

On emmena les prisonniers et on les enferma dans la geôle en attendant l'heure du supplice.

Le roi fit alors introduire les vassaux des traîtres. Étrangers à la conjuration et n'exécutant que les ordres de leur maître, ils furent remis en liberté par Charles, qui les obligea à lui prêter serment de fidélité.

Le souverain, s'adressant à Basin, parla : « Seigneur baron, grâce à vous j'ai pu échapper au fer des traîtres. Je tiens à récompenser dès ce jour votre dévouement. Je vous donne Tongres et je vous accorde la main de la veuve de Rainfroid. Désormais possesseur d'un riche fief, j'espère que vous ne serez plus contraint à recourir au vol, ce qui a tant effrayé notre compagnon, le sire archevêque ».

Basin remercia le roi avec émotion, l'assura de son attachement, rappela qu'il ne s'était fait larron que pour nourrir ses pauvres manants.

Le monarque distribua encore des terres à l'archevêque de Trèves au comte, Thierry d'Ardenne, à son conseiller Naime.

Pour terminer, Charles remercia les seigneurs de l'avoir assisté durant ces circonstances. Il recommanda à tous d'observer la paix dans le royaume et promit au pape de lui rendre visite à Rome, afin d'y être sacré empereur.

Basin épousa la veuve de Rainfroid. Jamais on ne vit époux plus unis. Le baron rendit justice à ceux que Rainfroid avait opprimés. Il rappela ses manants dont il avait dû se séparer et leur distribua des terres fertiles.

Basin et sa femme vécurent jusque dans un âge très avancé, entourés de l'estime et de la vénération de tous leurs sujets

GEORGE LAPORT.



Prieuré de Basse Wavre d'après la gravure de Harrewijn (1692).
(Dessin de Bourguignon).

Le « Grand Tour » de Basse-Wavre.

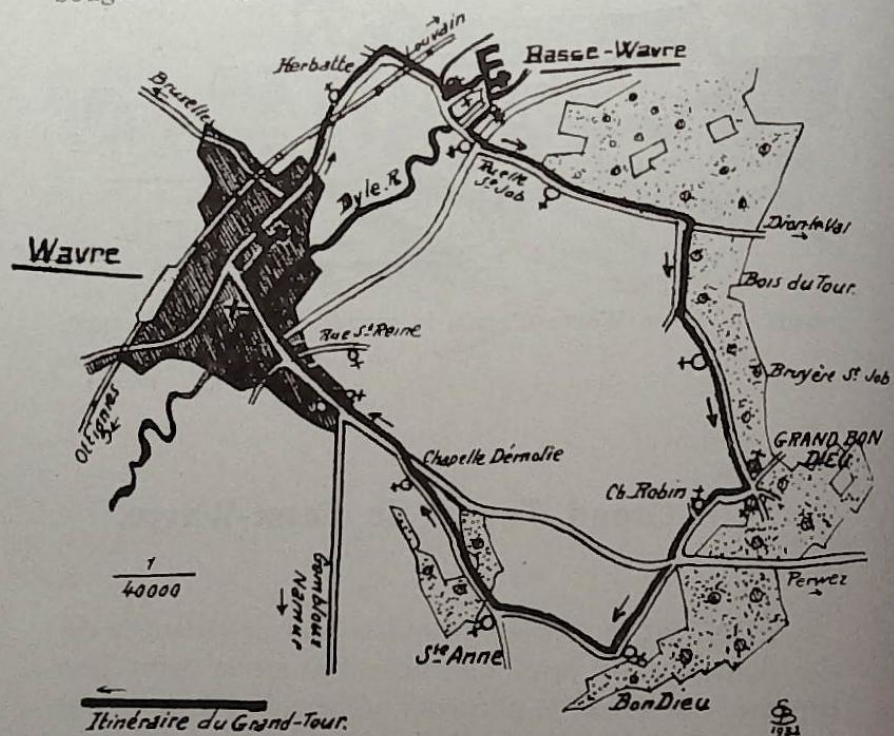
Pendant le jour et surtout la nuit précédant le dernier dimanche de juin, dimanche suivant la Saint Jean-Baptiste, une foule de plusieurs milliers de pèlerins, originaires principalement de Wallonie, font, dans les campagnes de l'est de Basse-Wavre, la marche mi-religieuse mi-folklorique du « Grand Tour ».

Cette marche du « Brabant Wallon » est aujourd'hui encore très en vogue. Le défilé des pèlerins, tant cavaliers que piétons, est ininterrompu pendant la nuit.

Après avoir tourné dans le sanctuaire miraculeux de Basse-Wavre, dans le sillon que les pas des innombrables fidèles ont creusé dans le pavement en marbre, les pèlerins commencent leur « tour ». Ils s'en vont par groupes isolés, par le pont de bois sur la Dyle, la place triangulaire de Basse-Wavre, la ruelle Saint-Job, le long chemin sableux vers le bois du Tour et la bruyère Saint-Job.

Il n'est pas nécessaire de connaître l'itinéraire ; il suffit de suivre.... les autres ou les traces du piétinement des nombreux pèlerins qui, en silence, sans cesse, montent vers les bois couronnant les confins de Dion-le-Val. Une

douzaine de chapelles, auxquelles ils s'arrêtent un instant, jalonnent l'itinéraire long de six à sept kilomètres. Presque tous les oratoires sont éclairés par la lumière vacillante des bougies. Lorsque le bon temps se met de la partie, cette

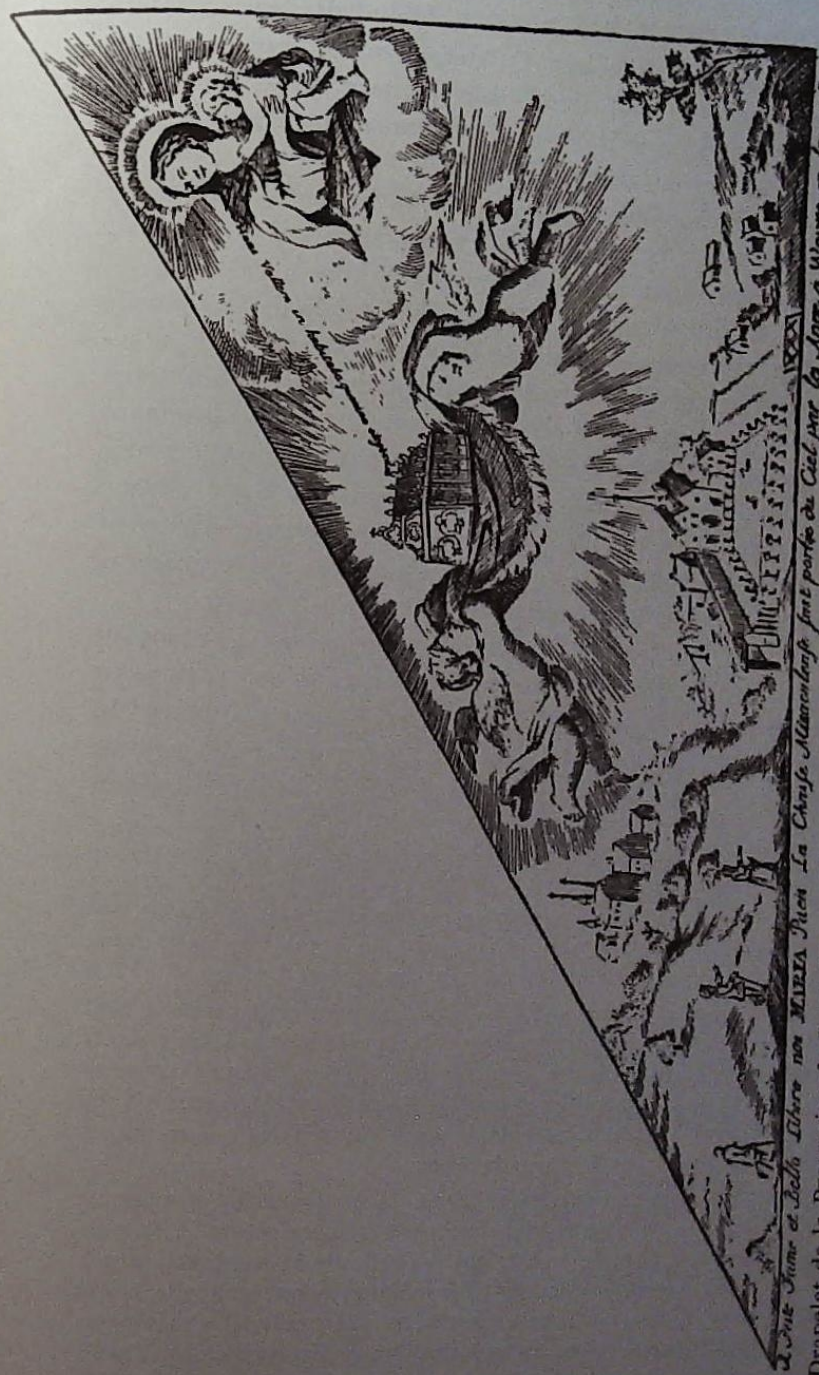


Itinéraire de la Procession de Basse Wavre.

(Dessin de Bourguignon)

marche nocturne, bien que faite en terrain accidenté, est fort agréable. Tout se fait sans bruit ; on ne se bouscule pas, les chevaux même semblent y être plus dociles que d'habitude.

Le parfum des bois de sapins, des bruyères et des genêts est délicieux. Les cris vagues des hôtes des bois dont la douce quiétude est troublée, les lueurs des vers-luisants dans la pénombre des douces nuits d'été, le racllement régulier et monotone des innombrables grillons... tous ces petits riens frappent vivement l'imagination. La ferveur des campagnards, brulés par le soleil de juin et qui viennent implorer la Vierge pour la réussite de leurs travaux des champs, donne du courage aux moins intrépides ; on marche, on marche, on n'est nullement fatigué.



Le Drapelet de la Procession de Basse Wavre. Taille douce du XVIII^e s., assez médiocre, non signée, sans nom d'éditeur, exemplaire ancien, en partie d'après un frontispice en taille d'après un frontispice en taille douce de Fred. Bonttats, junior, pour l'ouvrage : Aug. van Opstal, l'Arche d'alliance du Nouveau Testament, Bruxelles 1721. (Cf. Em. van Heurck : Les Drapelets de Pèlerinage).

A mi-chemin, au bout de la bruyère Saint-Job, qui servit d'endroit de sépulture aux peuplades des premiers temps de notre histoire (1), deux grands oratoires vivement illuminés sont gardés par le vieux garde-champêtre de Dion, qui, avec bonhomie et paternellement, règle l'ordre. C'est ici un grand repos.

Les chapelles appartiennent au baron T'Serclaes du Sart-Boulant ; ce sont : une grotte datant de 1878 (2) ; un calvaire, dont on fait remonter l'origine à 1560.

L'itinéraire de la « Marche », au delà de la chapelle Robin, (3) coupe la route de Wavre à Perwez où de nombreux vendeurs de victuailles et de bonbons ont placé leurs échoppes, s'engage en zigzaguant sur le plateau dominant le hameau de Saint-Anne. Dans une petite chapelle isolée un Bon-Dieu-de-Pitié, à la figure sinistre. Cette statue, qu'éclaire la lueur blafarde des bougies, est grossièrement tachetée de rouge et de noir, vision nocturne qui ne manque pas d'émouvoir les peureux !

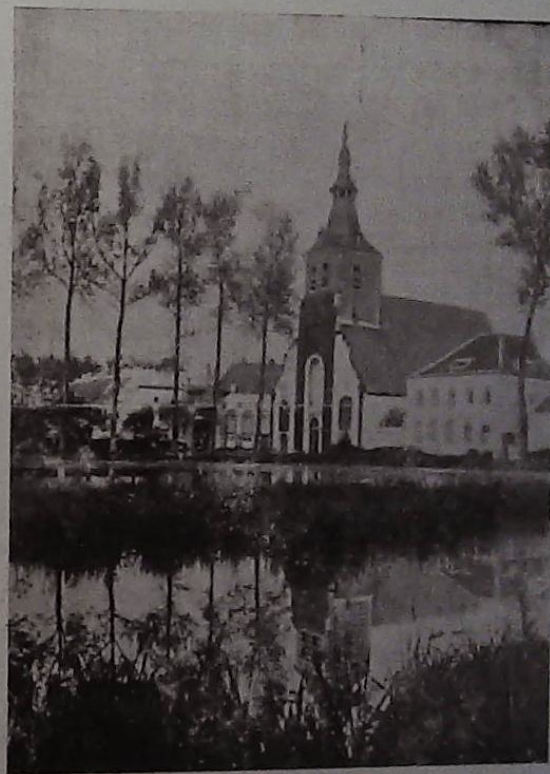
Et l'on descend ensuite, sans se presser, s'enfonçant dans le sable, par un chemin encaissé qui s'en va au petit bonheur vers le haut de la rue de Namur, la place du Sablon, au monument, bien petit pour une aussi grande place ; le pont au Christ, frappé d'un bisciaïen prussien

(1) Tombes hallstatiennes. Huit tertres disposés en chaîne ont été fouillés en 1882. On y a découvert des épées, des vases, une pierre ayant servi de polissoir et brisée, comme les épées.

(2) A travers les barreaux de la porte fermant cette chapelle sont passées des branches de genêts et de bruyères, sur le pas de la porte sont déposés des bouquets de fleurs. Nous y avons vu cette année (1931) deux cailloux roulés placés ostensiblement. Nous avons trouvé deux cailloux semblables à l'entrée des quatre autres chapelles avoisinant le Bois du Tour.

(3) Trois pierres encastrées dans la maçonnerie surmontent cette chapelle de construction, semble-t-il, assez récente : la plus ancienne porte la date : 1635, qui est celle de la construction par un nommé Robin, une autre 1653 indique qu'une chapelle a été bâtie dans le bois du Tour appartenant à Renault (il s'agit d'être d'une chapelle érigée en un autre lieu et disparue aujourd'hui) une troisième rappelle que la chapelle a été « rebastie » en l'honneur de Notre Dame del Wavre (de Basse-Wavre).

au cours du combat du 18 juin 1815, les rues du Pont et du Commerce ; puis c'est un arrêt dans l'église de Wavre et l'on reprend la marche, traînant le pas, par la rue de Bruxelles, l'Herbatte et l'antique chapelle de Notre Dame de la Paix et de la Concorde invoquée pour la préservation de la peste ; puis c'est un bout de la rue du Tilleul, enfin le Calvaire inachevé érigé sur l'emplacement d'une mare grouillante où se reflétait jadis la fine silhouette du clocher de l'église de Basse-Wavre, allongée paisiblement contre le pimpant Séminaire aux briques rouges.



Eglise de Basse Wavre, prieuré et étang dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Il est bien entendu que tous les pèlerins marcheurs (2000 à 3000) ne parcourent pas tous intégralement l'itinéraire que nous avons esquissé : certains le commencent à un endroit qui leur paraît favorable, d'autres n'en effectuent qu'une partie ; certains le quittent à l'endroit le plus proche de leur village.

Les malheureux qui geignent leur misère sont moins nombreux qu'à Hal et à Villers ; la foule y est moins exubérante ; le défilé ne manque pas toutefois d'y être impressionnant par son calme, son recueillement, son caractère plus familial qu'aux autres lieux de pèlerinage très en vogue.

Le pèlerinage à Notre Dame de Basse-Wavre date de *neuf siècles* et, aujourd'hui encore est bien vivace ; on y vient à pied en groupes, de Perwez, d'Ernage, de Sart... et surtout de Noville-sur-Méhaigne (sur l'affiche de la kermesse de Wavre, on lit : *Samedi, à 7 heures, réception des Pèlerins de Noville*).

L'auteur d'une chronique des prieurés de Wavre et de Frasnes, qui vit la procession en 1645, rapporte qu'elle était accompagnée d'une grande multitude de fidèles parmi lesquels on comptait 1500 à 1600 personnes marchant nus-pieds. Derrière la foule des pèlerins, suivait la châsse, portée par quelques hommes, habillés de blanc également, et marchant pieds-nus, puis venait le prieur et les religieux de Basse-Wavre et le clergé du bourg. Les habitants de Wavre et les gildes en armes allèrent attendre le cortège sur la hauteur au delà de la Dyle (« in monte vicino »), d'où il repartit pour le prieuré.

La procession telle que la décrit le témoin de 1645 est telle que probablement elle était célébrée longtemps avant cette date, et est encore en honneur aujourd'hui.

L'organisation du cortège était confiée à un conseil général, présidé par un général nommé à vie. Ce conseil général, qui rappelle dans sa composition — et surtout dans les titres donnés à ses membres — le goût de nos pères pour le clinquant des dénominations pompeuses, était formé d'un ordonnateur, d'un grand-prévôt, d'un chancelier, d'un vice chancelier, du desservant-directeur, d'un syndic, d'un procureur d'office, d'un trésorier, et d'un secrétaire général. Le conseil général d'ailleurs, dans l'exécution des décisions prises et dans la direction immédiate du cortège se reposait sur l'activité d'un état-major : capitaine, un lieutenant, un porte-enseigne et deux adjutants (Tarlier et Wauters, p. 57. Canton de Wavre).

Dans la matinée, une procession dite « aux reliques », où est portée la châsse de Notre Dame de Basse-Wavre, appelée « Fi », par les pèlerins de Noville principalement, parcourt l'itinéraire du « Grand Tour ».

Les porteurs de la châsse, revêtus de surplis blancs, sont fiers de leur mission qu'ils ne cèdent pas de bon cœur ; ils portent au cou une médaille de Notre-Dame. C'est souvent la dispute lorsque doit se faire l'échange des porteurs.



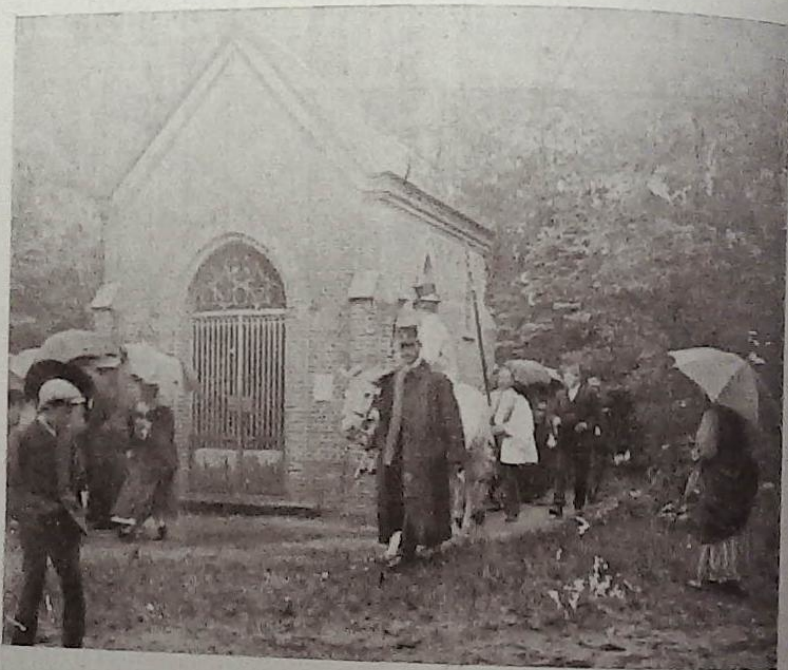
Procession de Basse Wavre : la châsse et ses porteurs (1925).

Le garde-champêtre de Dion m'a cité le nom de deux porteurs — Godfriaux et Olivier Piette — qui malgré les ans et le temps n'ont jamais interrompu leur marche.

La procession « aux reliques » se joint au Sablon aux groupes de la procession de Wavre qui vers 11 heures attend patiemment l'arrivée des marcheurs dont la longue randonnée a excité l'appétit... ce qu'ils ne se font pas faute de satisfaire ! Les prêtres sont restaurés par la pharmacie Guillemin.

Ensemble, les deux cortèges entrent dans l'église de Wavre, puis après avoir replacé le Saint Sacrement dans le tabernacle, le clergé de Wavre reconduit la procession de Basse-Wavre jusqu'à la limite des paroisses.

Un cavalier, habillé de blanc, monté sur un cheval blanc ouvre la marche, tandis qu'un pèlerin-marcheur vêtu aussi de blanc porte sur la tête un très gros pain, non salé m'a-t-on dit, fait d'un setier de froment et béni sur la place du Sablon au bas de la rue de Namur. Le porteur choisi de préférence est naturellement un.... intrépide de Noville.



Procession de Basse Wavre. Le cavalier blanc sur son cheval blanc, faisant le tour de la chapelle. (Photo prise en 1909).

Le pain est payé par une redevance de la valeur de 25 kilogrammes de blanc-grain, que doivent payer conformément au bail les locataires de deux maisons situées aux angles de la rue de Namur et d'une autre, la petite rue Sainte Reine, montant vers Aisémont.

La confection en est actuellement confiée à la pâtisseries Alsteen. On l'appelle « Wastia ». Orné de fleurs, il est coupé et vendu à Basse-Wavre après la rentrée de la procession. On dit qu'il est incorruptible et préserve de la rage. Le Wastia, est exposé sur une table, le samedi de la Kermesse de Wavre. Les pèlerins se disputent les fleurs qui ornent le pain, celles-ci ayant la vertu de guérir toutes les maladies.

Nous avons signalé dans la procession : un cheval blanc monté par un cavalier vêtu de blanc, les vêtements blancs des porteurs de la châsse et des croix ; notons-y aussi une femme ayant accompli depuis très longtemps le pèlerinage pour remercier Notre Dame de Basse-Wavre de lui avoir évité le supplice d'être enterrée vivante. Pour se distinguer cette personne est aussi vêtue de blanc. Un « petit tour » se fait aussi à l'intérieur et aux abords de l'église de Basse-Wavre ; celui-ci est probablement réservé aux pédestriens les moins intrépides.



Procession de Basse Wavre : le changement de porteurs. (Photo prise en 1908).

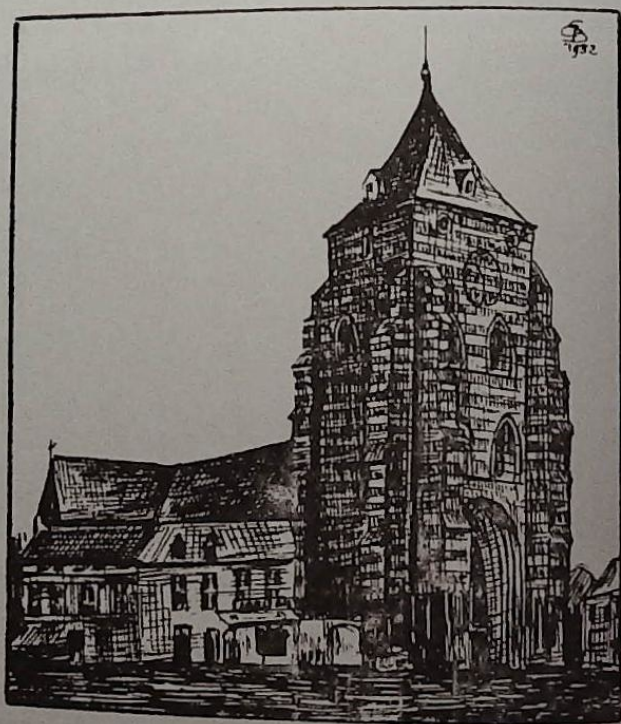
Parmi les groupes de pèlerins qui annuellement se rendent à Basse-Wavre pour prendre part à la procession, celui de Noville sur Méhaigne rappelle dans bien de ses particularités, les pèlerinages de jadis.

Le pèlerinage, écrit Monsieur Meunier, curé de Noville, remonte aux premières années du XIX^e siècle. Les époux J. J. Copette et M. F. Nihoul avaient perdu successivement leur cinq enfants. Le père, après avoir épuisé tous les moyens humains, se décida à entreprendre à pied le pèlerinage à Basse-Wavre pour obtenir la vie à des enfants futurs. Quelque temps après, un sixième enfant lui

est donné et plusieurs autres encore, pleins de vie et de santé.

En action de grâces, le père, chaque année, le jour de la grande procession reprend la route. Bientôt des voisins se joignent, leur nombre va en croissant et la dévotion particulière des Copette devient une manifestation collective. Copette est le chef et le conducteur reconnu du groupe; c'est lui qui commande les repos et récite le chapelet. Ces fonctions se perpétuent dans la famille. En 1923, c'était Monsieur A. Decamps, le doyen du pèlerinage.

Un pèlerin de Noville, un vétérân, fut publiquement fêté et... il y a trois ou quatre ans inévitablement photographié.



L'Eglise de Wavre.

(Dessin de Bourguignon).

Le vendredi qui précède le jour du pèlerinage, il y a dans l'église de Noville, confession générale, pour les pèlerins et, le samedi, communion générale. A midi, tous se réunissent à l'église, le curé dit la prière liturgique pour les voyageurs et commence la récitation du chapelet; bientôt, tandis que les cloches sonnent à toute volée, le cor

se met en marche. Le groupe de ceux qui feront le voyage à pied, composé de 35 à 40 personnes est précédé des bannières du Sacré Cœur et de N. D. de Basse-Wavre et presque tous les participants portent de petits drapelets bleus ou rouges. Vers 7 heures du soir, après les arrêts déterminés par l'usage on arrive à Wavre, place du Sablon. Le groupe y est reçu par les Wavriens et au son de la musique, conduit à l'église où Monsieur le Curé-Doyen leur adresse un mot de bienvenue.



Statue et châsse de N. D. de Basse Wavre.

Après la cérémonie de Wavre, nouvelle étape jusque Basse-Wavre. De nombreux habitants de Noville, auxquels l'âge, la faiblesse où les fatigues entrevues d'une marche

aussi longue ont fait préférer quelque mode moins pénible de s'acquitter de leur pèlerinage y attendent leurs parents et leurs amis.

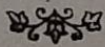
La chapelle Notre Dame de Basse-Wavre, située au fond du collatéral nord, contre le chœur de l'église, remonte au XII^e siècle, croit-on. C'est un reste de l'oratoire primitif du prieuré des bénédictins. Cet oratoire est fermé par une grille de fer de style Louis XIV (1722). Parmi les objets d'art, on remarque surtout la statue de Notre Dame de Basse-Wavre et la châsse que les fidèles entourent avant le départ pour le « Grand Tour » et s'efforcent de boucler.

La statue est remarquable. En bois peint, simulant le marbre, elle est connue sous le nom de Notre Dame de la Paix et de la Concorde. Elle date du XVIII^e siècle et fut couronnée, en 1897.

La châsse en cuivre doré, datant de 1628, est ornée sur chaque côté de cinq médaillons et, sur chacune des faces de deux médaillons concernant le pèlerinage de Basse-Wavre.

E. BOURGUIGNON.

Noël 1931.



Menus Faits.

Le Folklore de la fête de Noël. — Le Folklore de Noël est riche en légendes et en coutumes pittoresques ou touchantes. Beaucoup de ces usages ont disparu aujourd'hui, mais certains se sont conservés dans les villages perdus de la province.

La coutume d'interroger l'avenir, la nuit de Noël, n'est pas complètement tombée en désuétude. Dans certaines localités du Brabant, la famille se réunit autour de l'âtre et chacun des assistants verse à son tour du plomb fondu dans l'eau d'un baquet. Les contours des figures approximatives qui se forment à la surface de l'eau indiquent les grands événements futurs de la vie du consultant.

Dans d'autres endroits, on place sur l'eau d'un grand vase, des coquilles de noix garnies de petites bougies allumées. Si la flamme pétille ou si la coquille descend au fond du récipient, l'année sera mauvaise ; au contraire, si la lumière brûle paisiblement, l'année sera bénéfique. Parfois aussi, les amoureux jettent des noix dans le foyer. Se consomment-elles sans grande flamme, ils en augurent un mariage heureux. Mais si les coquilles éclatent, l'union sera troublée par les chagrins et la mésentente. Nous ignorons si les fiancés poussent la croyance en ces présages jusqu'à rompre leur accord.

Dans la région de Spa, les jeunes filles s'éclaircissent d'une chandelle pour découvrir, dans l'eau du puits, l'image de leur futur mari.

En Flandre, on fête encore le « kersavondblok », en jetant dans le feu une bûche de sapin ou de hêtre. On éteint toutes les lumières et la famille se place devant le foyer et veille en chantant de vieux refrains populaires et en contant des histoires de revenants et de loups-garous. Quand la bûche est presque éteinte, il est d'usage de verser sur les tisons le fond de la bouteille de genièvre que l'on a consommée.

D'autres croyances méritent d'être rapportées pour leur caractère naïf et charmant.

Ainsi, l'eau puisée à minuit, pendant que l'heure sonne, est sacrée et préserve de la fièvre. Qui prononce le mot loup pendant la nuit de Noël le verra apparaître au milieu de son troupeau.

A Hoeylaert, encore aujourd'hui, les jeunes gens s'introduisent dans les poulaillers les yeux bandés. S'ils parviennent à se saisir d'une poule ou d'un cog noirs, le volatile leur appartient. Le propriétaire du gallinacé peut cependant racheter celui-ci par un présent.

La rose de Jéricho, dit-on encore, fleurit seulement le jour de Noël à minuit. Les abeilles chantent et les bêtes dans l'étable s'éveillent pour s'agenouiller en l'honneur du Divin Enfant.

Nous ne quitterons pas ce sujet sans rapporter une délicate coutume, observée encore il y a moins d'un siècle dans les villages du Brabant et des Flandres. Nous voulons parler de la cérémonie du « Bethléem ».

Dans l'église du village, avant minuit, un jeune homme habillé en ange, avec des ailes au dos, s'approchait d'une jeune fille, vêtue du costume de la Vierge, et lui récitait un « Ave Maria ». La tenante du rôle de Marie répondait « Fiat » au garçon qui la baisait sur la bouche. Un enfant enfermé dans un grand coq criait en imitant la voix de Chanteclair : « Un enfant nous est né ». Un gros bœuf disait : « Où ? », et quatre brebis bêlaient : « Bethléem ». Puis un âne disait : « Allons », et une procession formée par les figurants de ce petit mystère et les bonnes gens du village, se mettait en marche et parcourait les rues du bourg. Un fou agitant ses grelots fermait la marche.

Le caractère légèrement païen, mais combien pittoresque de cette représentation « noëlique », engagea l'Eglise à la supprimer, il y a un siècle environ.

Communiqué par M. DE BRABANDERE.

Le Culte de Saint Hippolyte. — J'ai trouvé avec un très grand plaisir dans la revue la note signée Ernest Sussenaire sur la *vénération de saint Hippolyte à Thiaumont*. Les détails fournis sont très intéressants et je ne doute pas que ce saint ait été l'objet d'une dévotion spéciale anciennement dans le diocèse de Namur, auquel appartient la paroisse de Thiaumont. Le P. Pacifique de la Croix, auteur de deux sermons en Allemand sur saint Hippolyte (*Silva spiritualis morum*, Augsbourg, 1726. In-fol., col. 310-317) était un ancien prieur des Carmes d'Arlon et il insiste sur le patronage du saint pour les chevaux. Le même patronage a été signalé en Angleterre dans le Hertfordshire, sur les frontières du Cambridgeshire. On croit en retrouver la trace dans les fresques d'une ancienne chapelle souterraine près de Royston. Le bourg qui s'appelle aujourd'hui par corruption Erpallet, portait autrefois le nom de Saint-Hippolyte ; l'église avait ce saint pour titulaire et on y amenait particulièrement les chevaux en grande solennité pour les bénir. Les archéologues sont divisés sur l'interprétation de ces fresques ; mais la similitude la dévotion est à retenir.

ABBÉ GASTON.

Deux Tableaux de saint Corneille. — La toile ovale sur les deux faces, appartenant à M. l'abbé Gaston, vicaire rale de l'Archevêché de Paris, et dont les reproductions ont dans le *Folklore Brabançon*, 11^e année, nos 62-63 pourrait d'un drapeau de procession ; l'encadrement, les dimensions blent confirmer cette assertion.

Nous trouvons d'ailleurs beaucoup de drapeaux de confréries, datant du commencement et du milieu du XIX^e siècle, portant au milieu une toile peinte. Presque tous les drapeaux de processions sont à double face.

Dans « *Eigenschoon en De Brabander* », XII^e année, IV^e série, N^o 9-10, p. 251, M. l'abbé J. A. Van Elsen, curé de Lippeloo nous donne la description des œuvres d'art de son église et signale e. a. Nous traduisons « La Sacristie est ornée de deux toiles peintes sur les deux faces, *parcequ'elles* (omdat) ont servi de drapeaux de procession. Elles représentent l'une la Sainte Trinité et Notre Dame l'autre s. Etienne et s. Antoine, l'abbé. Deux autres toiles également peintes sur les deux faces se trouvent au salon du presbytère, elles proviennent aussi de drapeaux usagés et ont été encadrées plus tard. Les sujets sont les mêmes que ceux cités plus haut, mais l'exécution est postérieure ».

Généralement l'exécution de ces tableaux est bien soignée, le recto et le verso sont du même format. Nous connaissons cependant des drapeaux où le recto est brodé et le verso seul porte une toile peinte.

JEAN CH. PERTERS.

Les Croix le long des Chemins Publics. — Il était jadis d'usage de planter une croix, là où on s'arrêtait quand on transportait à sa dernière demeure le corps d'un personnage de marque.

Cette pratique est signalée vers 1290 à l'occasion du transport du cadavre de Eleonore de Castille, morte à Harely au Nottinghamshire à Londres. La place où s'arrêta la dernière fois le cortège avant de pénétrer dans la célèbre abbaye de Westminster a été nommée en souvenir de la Croix qui y fut plantée. « *Charing-Cross* ».

Au Moyen-Age, celui qui dans un combat ou un duel, avait abattu son adversaire était obligé de faire célébrer un certain nombre de messes, ou de planter à l'endroit du crime une croix de pierre en guise d'expiation. Cela se trouve édicté dans le « *Soendinchboek* » de Gaud vers la fin du XIV^e siècle.

Dans les contrées flamandes, des croix furent plantées à l'endroit où un assassinat fut commis ou encore à la place où une personne succomba à une mort inopinée.

Il y a une quarantaine d'années, il y avait à Herzele le long du chemin qui conduit au Moulin, une croix au sujet de laquelle, plusieurs légendes étaient racontées. D'aucuns prétendaient que cette croix commémorait un officier de l'armée, succombé dans un duel. Cette croix a disparu il y a quelques années, suite à l'abattage des arbres de ce chemin.

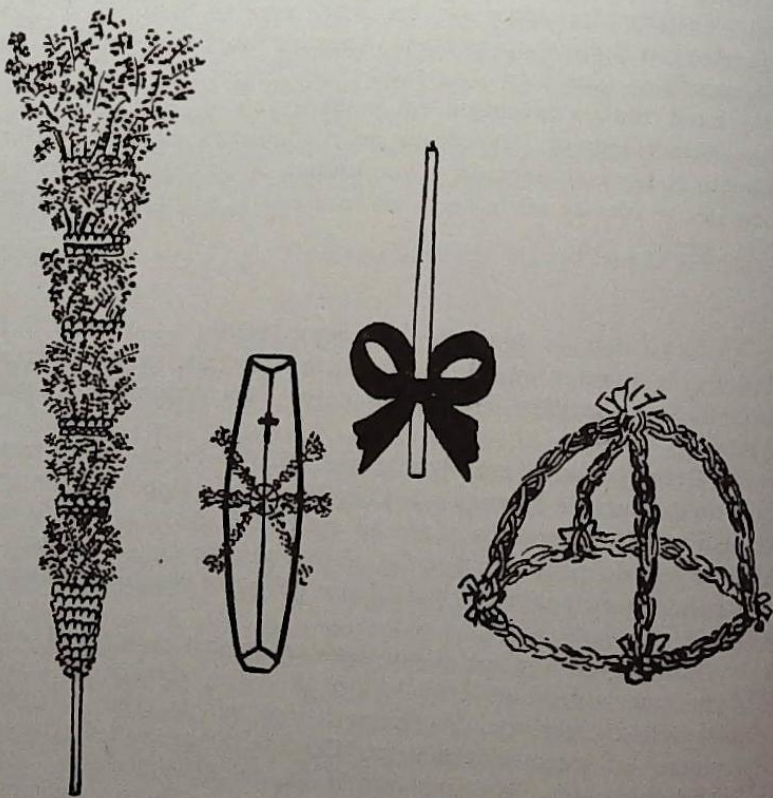
Il y avait une croix le long de la rue du Boch appelée « *t Geleysberg* » ; elle fut érigée il y a quelques soixante ans en mémoire d'un nommé De Clercq, qui mourut inopinément étant au labour à cet endroit.

CYRIEL DE VUYST.

Usages funéraires. — A plusieurs reprises des usages funéraires propres à diverses communes ont été signalés dans cette revue.

A Halle-Boyenhoven, commune du canton de Léau, une coutume très ancienne et fidèlement entretenue consiste à planter sur les tombes des célibataires des deux sexes des gerbes et une couronne faites de buis et de papier blanc et noir.

Dès l'annonce du décès, les jeunes filles, habitant dans le voisinage du défunt, se réunissent et font dans la demeure de l'une d'elles les gerbes et la couronne dont ici le croquis.



Dans le cortège funèbre toutefois on portera deux attributs de plus : une petite croix en bois peinte environ 1 m. de haut, et un cierge enrubanné. Ce cierge est porté en tête du cortège par un jeune garçon si la défunte est une fille, par une jeune fille si le défunt est un garçon. Suivent, immédiatement après, les porteurs de gerbes. Celles-ci sont au nombre de 4 pour les enfants au dessous de 12 ans, et de 6 pour les personnes plus âgées.

Au cimetière, les gerbes sont plantées autour de la tombe de façon à pouvoir y suspendre la couronne. La petite croix est placée sur la tombe à l'endroit où repose la tête du défunt. Le cierge est remis par le fossoyeur à l'église paroissiale, mais le ruban sera attaché à la croix tombale.

Après la cérémonie funèbre, les jeunes filles qui ont confectionné les gerbes, font la collecte entre elles afin de faire un service ou dire une messe pour l'âme du défunt.

Sur les souvenirs mortuaires et les lettres de faire part figure selon les cas, la curieuse mention : Jongman (jeune homme) ou Jonge dochter (jeune fille).

Pour les enfants décédés en bas âge ce n'est pas le fossoyeur qui creuse la tombe, mais un voisin.

JEAN-CH. PRETERS.

Le trou des curés. — C'est une excavation dans un rocher à Profondeville (Namur).

On raconte que les prêtres sous le régime de la Terreur y disaient la messe. On l'aurait appelé le trou des curés parce que c'étaient des curés qui s'y rendaient chaque jour pour y célébrer la messe.

G. LAVIOLETTE.

Le crâne d'animal comme protection contre les démons. — Dans certains tableaux du XVII^e siècle on voit attachés au chaume des étables des crânes décharnés d'animaux. Serait-ce une survivance de l'usage du bucrâne (crâne de bœuf) qui avait le même usage à Rome et en Grèce ? Trouve-t-on encore actuellement quelque coutume qui rappelle celle ci-dessus indiquée ? Toute indication à ce sujet serait intéressante.

P. H.

Le jeu du drapeau. — Le jeu du drapeau que nous craignons tant de voir se perdre a été repris par une troupe de scouts bruxellois. Une dizaine de jeunes gens en ont appris le maniement et l'an dernier lors des journées internationales de scoutisme ils ont emporté un grand succès. M. van der Ven, des Pays-Bas, auquel nous avons dû la belle étude publiée dernièrement dans le Folklore Brabançon nous écrit

« J'ai recueilli beaucoup de faits intéressants sur le jeu du drapeau pour un article supplémentaire que j'ai l'intention d'écrire l'été prochain. En Hollande aussi dans les cercles de gymnastique on commence à apprendre le jeu du drapeau, même parmi les jeunes filles. Je vous envoie le « Turnblad » dans lequel vous pouvez lire p. 20-23 qu'il y a eu à la Haye une représentation du jeu du drapeau ! En 1933 il y aura à Rotterdam une grande démonstration du jeu du drapeau à l'occasion d'un jubilé gymnasiarque. Peut-être sera-t-il possible qu'un groupe belge ou quelques joueurs de votre pays participent à ce jeu magnifique ».

D'autre part, M^{lle} Bernardi, de Florence nous a fait parvenir une collection de photographies avec les joueurs du Palio de Sienne, qui manient et lancent également le drapeau.



Formes à Spéculations. — L'industrialisation s'étant introduite dans la boulangerie, les spéculations ne se font plus actuellement avec les formes en bois. Une firme, dont les propriétaires sont originaires de Léau, installée à Bruxelles, rue de la Croix de Fer, 45, utilise encore d'anciennes formes en bois. Nous reproduisons ici d'après des dessins de G. Moureau, quelques unes de ces anciennes formes : Saint Nicolas (H. 1 m.), une joueuse de guitare et un sonneur de trompe (caricatures).



Le Cauchemar dans le Folklore. — La dénomination flamande *mare* ou *merrie* dérive du mot anglo-saxon *meare* = cheval. Le cheval d'ailleurs tient un rôle important dans les croyances des anciens Germains. On dit en flamand « *blijde mare* » (joyeuse nouvelle) « *droeve mare* » (mauvaise nouvelle) parce que ces nouvelles étaient amenées par des cavaliers. — Le dicton *van de mare bereden* (être chevauché par le cauchemar) provient de ce que les personnes qui étaient sujettes à cette fièvre nocturne se croyaient chevauchées par un animal infernal.

Plusieurs remèdes étaient préconisés pour se débarrasser de cet esprit malfaisant. Les uns prétendaient que le cauchemar ne peut venir quand les sabots se trouvent à l'envers devant le lit. D'autres croyaient que le gui que l'on pendait au dessus du lit chassait le cauchemar ; le gui est appelé en flamand *mistel* ou encore *maretak*. D'autres encore se couchaient sur le ventre, mais le cauchemar les retournait.

Chez certaines personnes, dans la contrée de Herzele la frayeur du cauchemar était telle qu'elles n'hésitaient pas à se coucher avec un couteau sur la poitrine, le tranchant vers le haut ; on croyait que le monstre se tuerait sur cette arme en venant sur sa victime (1).

A plusieurs reprises des femmes furent soupçonnées de venir importuner les personnes.

Un vieux garçon de ferme nous a raconté, il y a bien des années, que lorsqu'il se couchait au grenier, il entendait parfaitement le cauchemar monter l'escalier, et qu'il reconnaissait même le pas, ayant répandu du sable afin de pouvoir suivre une piste ; le cauchemar n'est plus revenu.

Souvent l'on consulte le médecin : Une femme de mon voisinage régulièrement et fortement sujette au cauchemar, au point d'en être malade alla demander au médecin ce que cela pouvait bien être.

C'est un arrêt du sang, lui répondit-il.

Quand votre sang s'arrête, reprit cette femme, le cauchemar peut venir tant qu'il veut, vous n'en sentirez plus rien.

CYRIEL DE VUYST.

Mariage de Louvain ? M. Cornette a écrit au sujet de ce proverbe un article dans le Folklore Brabançon, (7^e année, p. 196-197). Il nous communique le sens que DEMARTEAU-SERVAIS a donné de ce proverbe dans « *Roman des proverbes en action* », c'est à dire de ces unions où l'on ne perd pas de vue le côté pratique, la nécessité de la juxtaposition des dots...!

(1) Nous avons déjà signalé cette pratique pour Léau. Folklore Brabançon, 3^e année, p. 162.

Cette interprétation est certainement erronée ! Le véritable sens cependant est à notre portée. Louvain est depuis le XV^e siècle une ville universitaire réputée ; à juste titre nous pouvons même dire La ville universitaire de nos contrées pendant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles ; sa renommée était universelle. *Mariage de Louvain* définit un mariage d'une personne qui est encore aux études, qui n'est pas établie ou qui n'a pas encore de situation. Les mariages de ce genre, souvent contractés avec légèreté et sans réflexion ont eu naturellement des suites désastreuses. C'est là le sens, que nous donne le *Woordenboek der Ned. Taal* (VI, 1340) pour ce proverbe.

Cats dans son auto-biographie « *Twee en tachtig-jarig leven van zijn geboorte af tot syn dood toe* » nous dit également la signification du proverbe dans le sens que nous venons de lui indiquer.

« Siet als 'er iemant trouwt in laeg of hooge schoolen,
Dat is geen rechte trouw, dat is maer enckel doolen.
't Is dwaesheyd als de jeugt ontrent haer boecken vryt,
Dat is ontydig werck, dan is het leerens tyt.
Al die in haere jeugt wel eer te *Leuven* trouwden,
En op soo swacken gront haer echte leven bouwden,
Die hebben in 't gemeen hier in heel misgetast,
Haer saecken naderhant die gingen niet te vast.
't Gevrij was aengenaem, maer siet ten langen lesten,
Voor 't noodig huysbedryf en was 'er niet ten besten.
Den doeck ginck voor den boeck, dus had men niet geleert,
En daerom word den wulp met geen en steen vereert.
Het trouwen buytens tyt laet dat voor jonge zotten,
Een *Leuven* huwelyck en dient maer om te spotten ;
Gesellen, wiejé zyt, betoomt uw weelig bloet,
Eer dat men is volleert en is geen trouwen goet ».

F. VAN ES.

Le coq enrubanné. — C'est une ancienne coutume, nous écrit-on de Gouy-le-Piéton, dans nombre de nos communes, quand on pose le coq sur le clocher ou qu'on y procède à des réparations, de le promener, au bout d'une gaule, de seuil en seuil. C'est aussi une sorte de collecte un peu voilée au profit des ardoisiers.

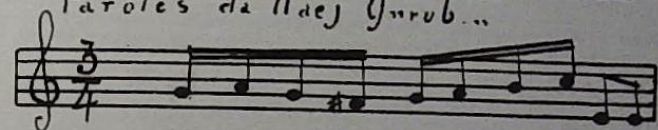
Mais ce qui est plus joli encore et se passe en même temps chez nous et aussi dans d'autres villages, c'est que les jeunes filles, en retour de leurs oboles, ont le droit d'enrubanner le coq, si bien que le volatile symbolique retourne à son clocher sous un entrelacement de rubans multicolores. Chaque couleur a un sens spécial : le rose, c'est l'amour ; le vert, c'est l'espérance ; le bleu, c'est le contentement ; le rouge ce sont les vœux exaucés, etc...

Les jeunes filles croient ainsi s'assurer la protection du vigilant gardien de la paroisse. Cette cérémonie a eu lieu, ici, l'an dernier et c'était à la fois pittoresque et charmant.

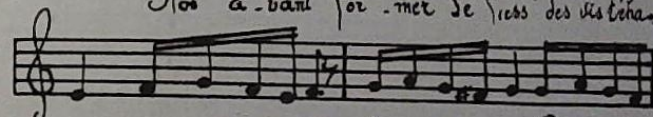
Les Vis tchapias d'Corbaye. — Je vous envoie, pour vos collections, un exemplaire de la chanson, éditée, cette année (1931), par les « Vis tchapias d'Corbaie » (Corbais) ; ce n'est pas sans ressentir une douce satisfaction personnelle, que je constate le retour de nos populations à des traditions tombées en désuétude avant la publication de votre précieux bulletin

LES VIS T'CHAPIAS D'CORBAIE.

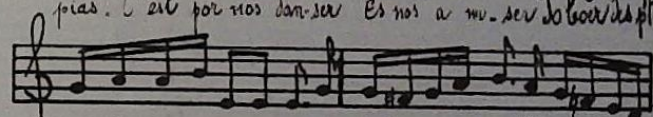
Paroles de Naej Ynrub...



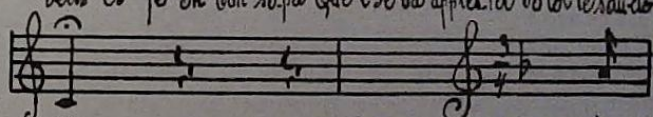
Nos a-vant for-mer Se Sress' des vis tcha-



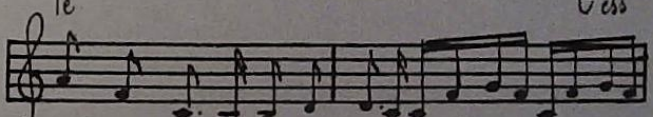
pias. C'est por nos dan-ser Es nos a mu-ser So loer' des ptes



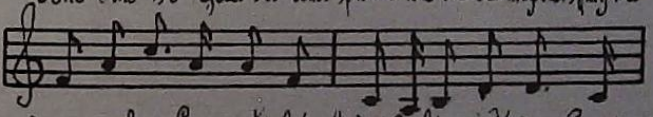
veris Es p's on bon so pa Que l'Je va appra-ter So tot les saucis



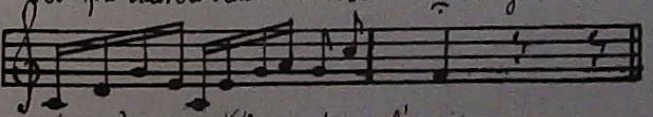
te C'ess'



'tône l'ind' de gais vis tcha-pias D'na né des meaux Nij n'a



des pu bias. Sa-vant b'é loer' Es b'é mund'ji. Ser



loul quand nos a-tout des canis p'no l'pa-vi.

I.

Nos avant former
Le fiess' des vis t'chapias.
C'est por nos danser
Ès nos amuser
Po boèr' des p'tes verr's
Es fé on bon soper
Que l'Fe va apprester
Po tot'le saucièté

II.

Nos savant danser
Torto' a l'perfection
Me d'j' connais l'polka
Kadess' le Mazurka
Pon'ie pareil à Jel's
Po fé des regodons
Min noss' pas préféré
Nos allant vos l'mostrer

III.

Tot les vis t'chapias
Qu' sont vaise réune
Sont vramint t'choèse
Po vos deverte
S' n'a des cé vaise
Qu'ont à nos cretequer
Y n'ont qu'à z'es raler
Es r'mouchi d'in leu lé

IV.

D'j'croès qu' l'annaie que vé
Quand n's'irant collecter.
Qu' les se qu' n'ont ré d'nnér
N'nos rovieront né
S'voul' ne fé partie
De noss' bell' saucièté
Y n'ont qu'a s'présinter
Y sèront acceptés

Refrain.

C'ess' t'one bind'de gais vis tchapias
I n'a né des meyeux
Min y n'a des pu bias.
Savant bé boèr
Es bé mind'ji
Ser tout quand nos avant des caur's
[po no l'paï.

Sobriquets. — Voici une comparaison tirée du Borinage, où fleurissent les sobriquets : un ami me signalait que sa grand'mère a porté toute sa vie le titre de « capitaine », assez amusant pour une femme, parce qu'elle descendait effectivement d'un capitaine du temps de Napoléon.

V.

Po les troès alfers
Qu'ont fait tourner l'drapis
Faurait fé vonter
Tos les vis t'chapias
Ès' s'n'a co des caur's
On pourro proposer
De l'zeu fé on' cadeau
Que l'est co tin d'acheter.

VI.

L'mayeur es t'on homm'
Que nos d'vant respecter
Quand on z'est serré
Es qu'on va l'trové
Po vos fé plaije
Il iro to costé
Que s'fech' on vi t'chapia
De n'import' qué costé.

VII.

Po termener l'chanson
Des gais vis t'chapias
Faut féleceter
Noss' vie saucièté
Que n'a né lachi
De nos accompagner
Afin de fé zoupler
Les vis raccrapotés.

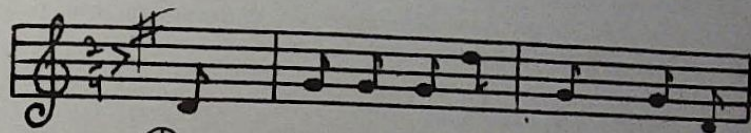
VIII.

D'j'èspér' mes amès
Qu'on s'a bé amusés
Ès qu' l'annaie que vé
Nos sèrant doblés
Min ne rovi né
Qu'po no tér' rassemblés
I faut d'meuré amès
Es jamais s'despeter.

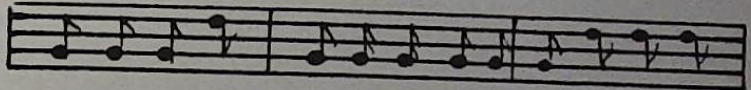
On voit que « l'hérédité des titres » est un phénomène de folklore avant d'être un phénomène politique ou historique.

ALPHONSE DE MARNEFFE.

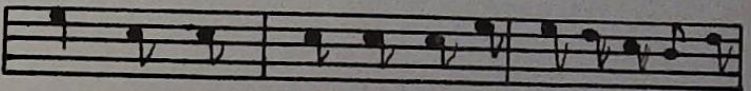
Pour endormir les enfants. — M. Sergysels nous envoie la chanson ci-dessous, dont il ne se rappelle plus les paroles que du premier couplet. C'est une chanson que chantait son père, il y a soixante ans, en le berçant pour l'endormir.



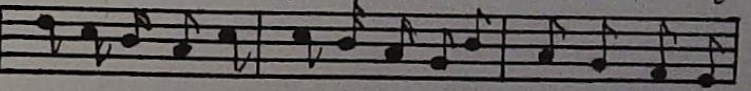
Du vieux cro-ques-mi - tai - ne Lors.



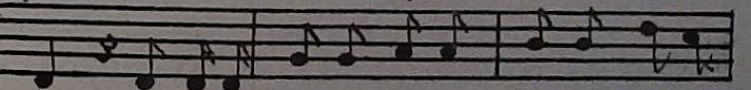
que j'é - tais en - fant bien méchant Dieu Sautent ma ma-



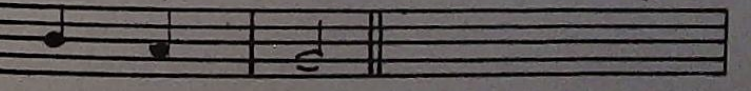
rai - ne me fai - sait le por - trait trait par trait. Je



goy de ma peur ce de ma frayeur lorsqu'elle me di-



sait Croques-mi - tai-ne va ve - nir Ka - tez vous



de dor - mir.

Le Quartier du Solbosch au temps de Charles Quint. — Un de nos abonnés, M. Costier, nous demande de suggérer à la Ville de Bruxelles, de s'inspirer de l'Histoire de ce quartier à l'époque de Charles Quint, quand elle baptisera les nouvelles artères au Solbosch, dans la partie comprise entre le Dieweg et la Chaussée de La Hulpe. (Le Dieweg de Boendael est la prolongation de celui d'Uccle de l'autre côté du Bois de la Cambre). Il y avait à

cet endroit, jadis, un castel, Heerenhuys, aujourd'hui disparu et dont l'emplacement n'est plus exactement connu. Dans les tapisseries des Belles Chasses de Maximilien, celle du mois d'octobre, signe du zodiaque : le Scorpion, intitulée : La Curée, reproduit cet ancien castel.

M. Costier nous signale que M. Sander Pierron aurait trouvé des documents, notamment un croquis de l'époque représentant ce pavillon de chasse. Il nous dit aussi connaître à l'orée du Bois un endroit, actuellement recouvert, où dès que l'on creuse le sol, on retrouve des restes de maçonneries qui pourraient être des vestiges de ce vieux castel.

Dictons. (Météorologie).

Si l'colaupirau
Tchante quand l'solya s'lève,
C'est qui Saint-Mèdaud
Nos tèt prèsse dèl plève !

Si l'cane bat dè pènas,
A l'vièspraiye,
Faut rintrer vos tchènas
Et vosse bwaiye !

Dèl nive sus dè broûs,
C'est dèl dgealaiye avant trwès djoûs !

A l'fièsse à L' Motte,
L'hivyèr prind s'n hotte !

ou

A l'fièsse à L' Motte,
L'hivyèr qui trotte !

(La fête à La Motte, hameau de Bousval,
a lieu le dernier dimanche d'octobre).

Ruchaux (Court-St-Étienne).

AD. MORTIER.

L'orientation des fermes. — Dans les environs de Herzele sur le territoire du « pagus Brabantensis » ou pays de Brabant, les fermes furent rebâties la plupart sur les fondations de villas romaines ou franques ; presque toutes ont leur façade orientée vers le midi.

Ces exploitations agricoles furent bâties sur les terrains en pente voisinant des ruisseaux ou rivières où à proximité de sources intarissables, cela afin de s'approvisionner facilement d'eau.

L'ensemble forme un quadrilatère avec au centre une grande cour, à l'ouest une grande porte cochère y donne accès.

Le fermier demeure dans la partie supérieure de cette ferme — jadis une « villicus ou maierie » — ; la partie inférieure dans laquelle se trouvaient les étables et écuries, de même que la demeure des domestiques, était appelée la « basse cour ».



Les belles chasses de Maximilien : La Curée. (Mois d'octobre, signe du scorpion). Dans le haut à droite, on voit le castel, Heerenhuys, qui servait de pavillon de chasse.

Pour l'orientation des fermes construites en bordure des chemins on a du tenir compte de l'état du terrain, au point de vue hygiène pour édifier les exploitations dans les mêmes conditions.

Afin de se former une idée générale, il est indispensable de faire une enquête dans nos communes rurales et de se procurer sur place les renseignements désirés.

Il y avait jadis à l'ancienne ferme abbatiale de « Opper-Erpen » située sous Esschen-St-Liévin et Herzele un bureau de réception pour le bailli et échevins, il en est de même à la « curtis » ou ferme succursale de « Middel-Erpen sous Woubrechtgem. Dans cette dernière il est encore possible d'étudier comment jadis la construction de villas ou d'exploitations agricole était comprise.

CYRIEL DE VUYST.

Note sur les Harrewijn, graveurs. — Je possède dans mes dossiers plusieurs planches (une pour chacun des mois de l'année) signées *Harrewijn fecit*, en italique, ayant servi à illustrer un volume de piété. Cette suite n'a pas été signalée par le regretté M. Emile-H. van Heurck dans son étude sur cette famille de graveurs (Anvers, J. E. Buschman, 1920).

Les mêmes planches, mais sans signature, se retrouvent dans le *Journal des saints ou Méditations pour tous les jours de l'Année, avec un abrégé de la vie de chaque saint par le père Jean Etienne Grosse, de la Compagnie de Jésus....* A Bruxelles chez François Foppens MDCCXXVI (avec approbation de M. Grandin à Paris en 1670, 17 novembre — Morange à Lion 1670....).

Quelle est l'édition primitive avec la signature Harrewijn fecit ? Cette signature en cursive et avec l'initiale H. en cursive est donnée par M. van Heurck comme caractéristique du graveur Jacques Harrewijn, établi à Bruxelles entre 1693 et 1696.

ABBÉ GASTON.

Bibliographie.

SAINTYVES PAUL. — *En marge de la légende dorée. Songes, miracles et survivances*, 598 p. illustrées. Chez Emile Nourry, 62, rue des Ecoles, Paris. Prix : 60 francs français.

Les travaux de Paul Saintyves méritent toujours de retenir l'attention du folkloriste, particulièrement celle de celui qui s'intéresse spécialement à l'hagiographie, aux superstitions et au folklore des Religions. Dans ce nouveau travail, « essai sur la formation de quelques thèmes hagiographiques », dit modestement l'auteur, les premiers chapitres mettent en lumière le rôle des songes. Voilà un domaine, où, sans songer à s'inspirer des théories de Freud, nous constaterons que nos collaborateurs n'ont pas été prolixes. Quand nous relisons les onze années parues du Folklore Brabançon nous y trouvons bien peu de notices où il soit question des songes. Aussi profitons-nous de l'occasion qui nous est offerte pour attirer l'attention de nos lecteurs sur les songes, à tous les points de vue. Le rôle des songes dans les contes et les légendes, religieuses ou profanes, la valeur prophétique des songes ; l'interprétation qu'on en donne, etc.

Les quatre chapitres suivants dans l'œuvre que nous analysons montrent comment agit le goût de merveilleux. Enfin les quatre derniers « établissent combien est grande la puissance de la tradition dans le domaine des survivances rituelles.

Au cours de ce volumineux ouvrage, attachant, d'une abondance documentaire extraordinaire, l'auteur s'efforce de mettre en évidence les facteurs psychologiques et sociologiques.

C'est insensiblement le folklore se dégageant de la conception trop exclusivement historique et se replaçant dans la réalité vivante, humaine. Le rôle de la contagion et de l'imitation, éléments d'ordre sociologique, sont particulièrement bien soulignés. Et l'analyse des éléments psychologiques, notamment des activités affectives ou émotives, est poussé même jusqu'à l'examen des facteurs physiologiques.

Ajoutons que de nombreuses tables, minutieusement dressées rendent le maniement de ce travail fouillé et riche, facile et agréable.

JACQUES MARIE RONGÉ. — *Le Folklore de la Touraine*, 390 p. illustrées. Préface de René Boylesve. Prix Montyon. Chez Artaud et Co, Tours.

« Un mot entendu, l'assemblage imprévu de deux mots, un distique, un proverbe, nous révèlent plus de trésors psychologiques que la bataille de Poitiers ou la politique de Louis XI ; car ils

ont le privilège de dénoncer quelque chose de permanent et qui saisi au milieu d'une danse, populaire déjà sous les Carolingiens, se retrouve à peu près intact aujourd'hui dans nos « assemblées » de village » (Boylesve).

Le bon folkloriste, curieux de l'âme humaine, va cherchant les éléments durables. Il donne ainsi un démenti au proverbe des intellectuels : les paroles s'envolent et les écrits restent.

Non, les paroles durent bien plus que les écrits. Les écrits, avec le temps qui s'écoule, finissent par ne plus servir qu'à garnir les étagères des bibliothèques, tandis que les paroles « voltigent avec légèreté, rapidité et se déposent partout sans demander assentiment ni crier gare ».

Cet esprit qui animait l'auteur quand il écrivit son livre, nous en dit l'attrait. Sa récolte de faits engrangée, après de nombreuses années de labeur, il doit bien la classer et voici les chapitres successifs de son œuvre : L'homme, le costume, la maison, la gastronomie, le calendrier, observations et déductions paysannes, coutumes agricoles, occultisme, légendes et dictons, traditions, thérapie, contes et farces, chansons et danses, le parler tourangeau, gauloieries.

La compréhension du texte est rendue aisée par un important glossaire. Les musiques accompagnent le texte des chansons.

ION CREANGA. *Contes populaires de Roumanie (Povesti)* traduits par Stanciu Stoian et Ode de Chateaufieux Lebel. Préface de M. Iorga, recteur de l'Université de Bucarest, 252 p. Librairie Maisonneuve, rue du Sabot, 3, Paris, 1931. Prix : 30 francs français.

Les folkloristes roumains témoignent d'une activité débordante. Pas de mois que nous ne recevions de ce pays des travaux dont l'intérêt est grand. Hélas ! généralement ces travaux sont écrits dans la langue du pays et sans le secours de roumains domiciliés en Belgique, il nous serait impossible d'en donner ici le compte-rendu qu'ils méritent.

Nous voici ici en présence d'une traduction française qui nous permet d'apprécier le charme et l'intérêt de ces publications.

Ion Créanga, traduit du roumain en français, signifie Jean Rameau. Il s'agit donc d'un pseudonyme.

L'auteur est mort et des mains pieuses ont recueilli le manuscrit de ses contes. De son vivant l'auteur n'a rien publié. C'était un conteur. Il parlait ses contes. Voici d'ailleurs le portrait que nous fait de l'auteur dans sa préface M. Iorga, Recteur de l'Université de Bucarest.

« Fils de paysan, nous dit M. Iorga, diacre, prêtre, ayant quitté un milieu dont il n'avait l'esprit qu'à la façon de Rabelais — il est le Rabelais roumain — instituteur, maître d'école — avec autant de pédagogie qu'il en faut pour être accepté par l'administration scolaire — il est tombé, par hasard, parmi des hommes du monde, des personnes riches, ayant des situations in-

comparables à la sienne ; et il lui est arrivé de raconter. On l'a trouvé drôle ; ses nouveaux amis étaient « livresques » de pensée et d'attitude ! On lui a conseillé d'écrire ses histoires. Et comme on ne refuse rien à des « Messieurs » intellectuels, il l'a fait ».

Il l'a fait sans avoir jamais cherché à être écrivain. Sans tirer une vanité littéraire de ses travaux, il est parvenu à faire voir ce que la vie a de foncièrement, de généralement, de naturellement humain.

« Tu as lu beaucoup de sottises depuis que tu existes, dit Ion Creanga à ses lecteurs dans son avant propos. Je t'en prie, lis encore ceci. Quand tu trouveras que cela ne te plait pas, prends ta plume et rédige toi même quelque chose de mieux ; parce que moi, vois-tu, comme j'ai su, j'ai fait ».

C'est toute sa préface. Elle dépeint l'homme. Elle nous dit la sincérité, la naïveté, la spontanéité de son œuvre.

SMETS GEORGES. *La propriété chez les Primitifs*. Extr. de la Revue de l'Université de Bruxelles. (n° 1 Oct.-Nov. 1931).

Ce troisième discours rectoral de M. Smets est encore consacré à l'examen d'une question d'ethnologie des primitifs et s'efforce une fois de plus de rectifier des erreurs courantes dans l'étude de ces problèmes. Nous avons toujours eu d'autant plus de satisfaction à signaler ici ces discours, que tous, bien qu'inspirés par une matière différente de la notre, aboutissent à des constatations générales et à des conclusions analogues. Voici la dernière page du discours de M. Smets :

A tous les niveaux de la civilisation apparaît quelque chose de constant : les mobiles derniers de l'activité humaine qui ne sont pas des mobiles proprement économiques, mais des mobiles sociologiques auxquels les mobiles économiques sont subordonnés.

Ici, nos réflexions se tourneront en quelque sorte d'elles-mêmes vers un des problèmes les plus débattus de la théorie de l'histoire. Depuis le dix-neuvième siècle et surtout depuis sa dernière décennie, les historiens ont été de plus en plus nombreux à admettre qu'une explication satisfaisante des faits du passé ne peut être cherchée que dans l'action des phénomènes économiques. Je suis convaincu que c'a été un grand progrès, et que nous n'avons pu que gagner à abandonner d'autres procédés d'interprétation qui recouraient de préférence aux caractères, aux volontés, aux calculs, aux manœuvres plus ou moins heureuses de certains individus influents, ou au pouvoir qu'on prêtait aux idées abstraites de grouper les hommes et de les conduire à l'action. De l'interprétation économique de l'histoire, je crois que, certains paradoxes écartés, on peut à peu près tout retenir. Mais on pourra peut-être beaucoup y ajouter. Je ne conteste pas l'exactitude de ses analyses, mais je me demande si la sociologie qui y est incluse, ne devrait pas céder le pas à une autre sociologie, à la fois plus générale et plus riche. Les traits de l'homme économique, qu'elle s'attendait à retrouver partout, ne sont guère accusés chez le

primitif. Une sociologie qui se ramène à une économie politique ne peut donc être universellement valable. Si l'attrait des richesses et le désir d'accumuler des biens peuvent s'expliquer eux-mêmes par la préoccupation bien plus répandue de se classer dans la hiérarchie des hommes, par l'amour-propre individuel en même temps que par la rivalité des groupes, nous aurons peut-être trouvé un procédé de généralisation qui aidera à construire cette sociologie applicable à tous les temps, à tous les peuples, à tous les niveaux de civilisation que l'histoire implique et dont, si elle ne veut être en quelque sorte suspendue dans le vide, elle réclame impérieusement l'élaboration.

BARON DE LOË. *Catalogue descriptif et raisonné des collections archéologiques de la Belgique ancienne aux Musées royaux d'art et d'histoire*, t. II. 270 p. illustrée, chez Vromant, Bruxelles, 1931. Prix 60 francs français.

Les musées d'art et d'histoires sont devenus un des principaux établissements scientifiques du pays et des œuvres comme celle du baron de Loë sont une des plus belles manifestations de notre activité scientifique. Le premier volume de l'ouvrage du grand savant belge avait attiré l'attention passionnée de tous ceux qui s'intéressent à la préhistoire et c'est avec quelque impatience que l'on en attendait la suite.

Inutile de dire que celle-ci répond pleinement à notre attente. L'exposé est clair et méthodique et celui-là même qui n'a reçu aucune initiation en la matière, s'il veut se donner la peine de visiter nos riches collections en prenant le baron de Loë comme guide, apprendra énormément et ce avec un minimum d'effort.

C'est un livre qu'il est impossible de résumer car tout y est intéressant et celui qui en commence la lecture est presque fatalement entraîné jusqu'au bout.

Outre la grande science et le don d'exposition de l'auteur, l'ouvrage nous montre les grands services rendus par le service des Fouilles du Musée auquel on doit tant de découvertes de grand intérêt.

P. H.

DE WITT HUBERTS FR. *Zwaarddansen*. 72 p. illustrées. Editions de la Revue *Eigen volk*, Scheveningen. 1 florin 35, 1932.

L'auteur fait un exposé historico-folklorique des danses des différents peuples, au cours desquels il est fait usage d'épées ou de sabres, car, partout on retrouve des traces de danses de ce genre. Là où il n'est plus fait usage d'épées lors de réjouissances populaires ou de cérémonies rituelles, on constate sur d'anciens documents, tableaux ou gravures, la preuve que jadis les populations avaient des fêtes, populaires ou officielles, au cours desquelles l'épée était manœuvrée.

Au Congrès d'Archéologie de Mons, en 1928, M. Félix Rousseau a fait une communication : la danse macabre, montrant que

dans nos Provinces, au temps de Breughel, au programme de nos Kermesses, figurait une danse armée. Il fit alors circuler une photographie représentant la « Kermesse de Saint Georges » de Breughel, sur laquelle, indépendamment de maints jeux populaires on voit un groupe d'hommes exécutant une danse avec des épées. Dans le livre que nous signalons ici, parmi les illustrations, on retrouve un agrandissement de la partie de ce tableau avec la danse macabre.

FRANQUINET E. *Figuren uit de geschiedenis der maastrichtsche-dialect-litteratuur*, 104 p. 1931. Editions de la Revue *Eigen Volk*. Scheveningen, 0 fl. 70.

Dans cette élégante plaquette l'auteur analyse l'œuvre des écrivains qui se sont intéressés au dialecte du pays de Maestricht ou qui ont écrit des ouvrages en utilisant ce dialecte : G. D. L. Franquinet, Laurent Polis, Alfons Oeterdissen.

Le travail se termine par un glossaire et une bibliographie.

MARINUS ALBERT. *Les glissements explicatifs dans le Folklore*. Revue Anthropologique, n° 7-9, 1931. Organe de l'École d'Anthropologie de Paris.

La revue hollandaise *Eigen Volk* (1932, n° 1) donne de cet article le compte-rendu suivant : Dans ce savant article, M. Marinus fait un chaleureux plaidoyer en faveur de l'étude psychosociologique du Folklore. Avec raison, l'auteur remarque que les faits doivent être comparés les uns aux autres non seulement dans une même discipline scientifique, une même science sociale particulière mais que la comparaison doit être faite surtout entre les faits observés dans les diverses sciences sociales. De cette constatation en découle une autre : le folklore ne doit pas être étudié seulement au point de vue historique, afin d'expliquer le passé, mais surtout dans la réalité vivante, la vie courante, au point de vue psycho-sociologique. Il sera ainsi possible d'atteindre un jour en Sociologie le but primordial de toute science qui consiste à dégager les permanences, les invariants, les causes communes et principales de tous les faits.

SAINTYVES PAUL. *Le domaine du Folklore et les grandes divisions d'une enquête globale*. Dans la Revue de Folklore français, 2^e année, novembre-décembre 1931.

Puisse la Société du Folklore français, coordonner dans ce pays l'effort un peu éparpillé, comme partout d'ailleurs, des adeptes de cette science qui prend chaque jour plus d'extension. Dans le numéro de l'organe de la Société, qui nous signalons ici, M. Saintyves présente un plan d'enquête globale. Un plan d'enquête, un questionnaire, cela peut donner lieu à d'interminables controverses. Aucun n'est parfait, aucun n'est définitif car la connaissance s'étend sans cesse, approfondissant sans cesse l'analyse des faits, toujours il est susceptible d'améliorations. Mais

combien n'est il pas utile, pour coordonner les efforts que les chercheurs, faisant abstraction de tendances personnelles, se disciplinent afin d'entreprendre des recherches en commun. Sachons gré à ceux qui tendent à introduire dans les travaux des folkloristes un peu d'unité.

L'Ethnographie. Dans les n°s 21 et 22 de cette importante revue (15 avril au 15 décembre 1930). M. Joseph Nippgen, consacre deux notices très élogieuses à deux publications de notre service : *La Médecine Populaire* par Paul Hermant et Denis Boomans et *Le Folklore comme science sociale*, par J. Jamar.

Indépendamment des travaux originaux qu'elle contient, cette revue publie une très importante bibliographie, non seulement concernant les ouvrages spéciaux intéressant l'ethnographie mais même les articles d'ethnographie parus dans les publications périodiques. Ce travail est entièrement dû à M. Nippgen qui rend ainsi de précieux services à tous les travailleurs. Le numéro que nous avons sous les yeux ne renferme pas moins de 219 pages bibliographiques.

LAPORT GEORGE. *La vie trépidante de Théroigne de Méricourt*, 108 p. illustrées. Editions de la Société des écrivains ardennais, Mézières. Prix 12 francs français.

Théroigne de Méricourt, la belle Liégeoise dont le rôle dans les événements révolutionnaires de 1789, fut grand, mais généralement défiguré. Amie de Mirabeau et de Danton, surnommée l'Amazone de la Liberté, elle connut la popularité, le succès, l'exil, la prison. Ainsi que le constate M. Jean Paul Vaillant dans sa préface, George Laport, après de patientes recherches, réhabilite cette héroïne. Nous utiliserons prochainement ce travail pour une étude sur la création et la vie des légendes qui paraîtra ici.

HENRI D'ACREMONT. *L'Ardenne mystique*. 274 p. Paris, chez Perrin, 1932.

Ce volume contient une série de récits très variés où il est fait une large part aux légendes et à l'hagiographie de l'Ardenne, française et belge : La vie des saints Hubert et Remacle, les légendes de Geneviève de Brabant, le collier d'or, la dame de Linchamps et le Vert Bois de Franchimont. La série de contes qui clôture le travail est plus littéraire que folklorique.

Il Folklore Italiano. Juin-décembre 1931 contient :
Giovanni Pansa. Picus Martius. Étude de folklore mythologique comparée sur le dieu Mars.
Silvio Ferri. I calendari del popolo. (suite et fin).

Calogero di Mino. Il folklore Siciliano in téocrito. L'auteur montre que la poésie de Théocrite est riche en données folkloriques, et que beaucoup de ces choses que rapporte le poète et qui exis-

traine inévitablement avec elle une organisation sociale particulière, dont les formes avaient été jusqu'à nos jours peu étudiées. Elle entraîne inévitablement aussi un grand essor intellectuel, un épanouissement artistique dont la splendeur nous a été conservée surtout en de magnifiques orfèvreries.

Au XIII^e siècle, les conditions de la vie économique se transforment, les courants commerciaux se déplacent et c'est alors seulement que s'épanouissent le Brabant et la Flandre. Les causes du déclin sont bien mises en relief par l'auteur.

Nous avons généralement de l'histoire une connaissance disproportionnée. Des époques ou des contrées ayant été mieux étudiées, ayant laissé plus de documents, étant par conséquent plus connues, des connaissances plus précises ont permis, dans l'enseignement notamment, d'en instruire mieux la jeunesse. Elle conserve le souvenir de cet enseignement et, ignorante de l'histoire de contrées moins étudiées ou moins connues, elle croit facilement à leur état amorphe, inerte, inculte et misérable.

Un travail comme celui que nous signalons resitue une contrée à sa véritable place dans l'ensemble de notre histoire et le rôle qu'elle y a joué nous apparaît alors comme de première importance.

M. Rousseau a rendu un grand service à notre pays en consacrant son labeur et son érudition à cette étude approfondie de la région mosane.

Congrès, Réunions, Expositions.

Le Congrès d'Archéologie. — Rappelons à nos lecteurs le 29^e Congrès de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique qui se tiendra à Liège du 30 juillet au 5 août de cette année. Une de ses sections est réservée au Folklore et à l'Ethnographie. Une séance générale sera consacrée à la projection de films de folklore faisant partie de la collection du Musée de la Vie Wallonne. D'autre part des excursions qui ne manqueront pas d'intérêt folklorique seront organisées dans les pays rédimés.

La cotisation est fixée à 50 francs. Elle est réduite à 25 fr. pour les membres de la famille d'un adhérent, habitant sous le même toit. Evidemment, seule la cotisation de 50 francs donne droit au volume de rapports.

Les personnes qui désirent présenter un rapport sont priées de s'inscrire avant le 15 mai, de faire connaître le sujet de leur communication et d'en envoyer un résumé succinct (20 lignes d'impression) si possibles dactylographié. Cette date passée, on ne peut garantir que le sommaire sera inséré dans le volume préliminaire contenant le résumé de tous les travaux.

Nous insistons vivement auprès de tous nos amis folkloristes pour qu'ils assistent nombreux à ce Congrès. Ceux qui ont participé aux travaux des Congrès de Bruges, Mons, Anvers ont conservé un excellent souvenir de la cordialité des séances de notre section.

Le secrétariat du Congrès est à Liège, rue Gretry, 189, (Compte Chèque Postal n° 142210 de M. Pierre Laloux, trésorier, rue Saint Remy, 2, Liège.

Association française pour l'avancement des Sciences. — Cette importante société française qui compte parmi ses membres les plus grandes autorités scientifiques de France tiendra sa 56^e session cette année à Bruxelles, du 25 au 30 juillet. Toutes les sociétés scientifiques de Belgique sont invitées à participer largement à ce Congrès, dans l'intérêt du bon renom de la science belge.

Une sous-section de Folklore est créé au sein de la section d'Anthropologie. Nous voudrions que les folkloristes manifestent le développement de notre science en Belgique en assistant nombreux à ce Congrès et en y présentant des communications.

On peut adhérer au Congrès sans faire partie de l'Association et y présenter des rapports.

Le secrétariat du Congrès est à Bruxelles, 20, rue des Chevaliers.

L'Exposition Internationale des Arts Populaires qui devait avoir lieu à Berne en 1934 est remise à une date ultérieure. La crise, faisant sentir ses effets dans tous les pays, a pour résultat de les empêcher de consentir à cette exposition les sacrifices qu'ils auraient voulu. D'autre part il est à craindre que les restrictions que doivent s'imposer tous ceux qui auraient aimé la visiter les empêche de s'y rendre. Sans qu'aucune décision définitive soit prise en ce moment, il est possible que l'Exposition soit remise à l'année 1936.

Bureau International des Arts Populaires. — Le Bureau de la Commission Internationale des Arts Populaires s'est réuni à Paris le 1^{er} avril. Il s'est occupé des rapports nombreux qui ont été rédigés sur l'utilisation des Arts Populaires dans les loisirs des Travailleurs, l'utilisation des Arts Populaires dans le Cinéma Educatif, en réponse à des questions posées par le Bureau International du Travail et la Commission des Lettres et des Arts de la S. D. N. d'autre part.

La Commission Internationale se réunira dans la 2^e quinzaine d'août, soit à Oslø, soit à Berne. Indépendamment des questions précédentes elle étudiera la question des Musées de Folklore en plein air.

Rappelons que la Commission Internationale des Arts Populaires invite toujours les participants aux divers Congrès à assister à ses travaux. Ceux de nos lecteurs qui désireraient se rendre à la réunion y seront bien accueillis. Ils auront ainsi l'occasion d'entrer en relation avec les folkloristes étrangers.

Musée de Folklore d'Anvers — Le monde des folkloristes s'est ému en apprenant que la ville d'Anvers avait décidé de supprimer le musée de folklore si pittoresque de la rue du Saint-Espr. Renseignements pris, il semble bien que cette nouvelle était inexacte. On s'étonnerait en effet de voir Anvers détruire un de ces musées dont elle pouvait se vanter d'avoir été parmi les premières à créer. La ville ferait transporter les collections au Vleeschhuis, où elles pourraient être mieux exposées et où elles seraient aussi beaucoup plus visitées.

Memorial Macoir. — Au mois de janvier 1928, Georges Macoir, vaincu par une longue et cruelle maladie, abandonnait des tâches auxquelles il avait consacré le meilleur de son activité. Le temps n'a pas adouci les regrets que cette perte douloureuse fit naître chez ceux qui le virent à l'œuvre comme conservateur du Musée Royal d'Armes et d'Armures et comme secrétaire général de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles. Le souvenir de sa carrière si bien remplie doit survivre chez tous ceux qui eurent l'occasion d'en apprécier les mérites.

La commission administrative de la Société d'Archéologie, déférant au vœu unanime de ses membres, a résolu de rappeler Georges Macoir par un mémorial placé au lieu même où l'activité du défunt se dépensait si généreusement.

Le choix de la commission s'est porté sur un médaillon en bronze reproduisant le profil du regretté disparu.

Cette effigie destinée à être placée au Musée de la Porte de Hal, rappellera aux visiteurs le rôle d'un conservateur érudit dont les efforts persévérants ont fait de ce Musée une des plus belles collections d'armes et d'armures de l'Europe.

Nos lecteurs désireux d'apporter leur contribution sont priés d'en verser le montant au Compte Chèques-Postaux de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles (26519) en indiquant la destination « Mémorial Macoir ».

20/1/32

contes d'a-prandjêre



Préface de Monsieur Jean Haust

Illustrations de l'auteur

Edition A. Dandoy

En 1930, M. Paul Moureau publiait aux éditions du « Folklore Brabançon » un ouvrage consacré à Edmond Etienne, écrivain et auteur wallon.

Il poursuit aujourd'hui son étude de la psychologie wallonne et offre au public les « Contes d'a prandjère ». Le titre est modeste car l'intérêt du livre dépasse l'attrait des simples narrations et peut prétendre à un but plus élevé.

Récits d'ancêtres, souvenirs d'enfance ramenés aux réalités de l'époque sont pleins de détails inédits qui ne manqueront pas d'intéresser et d'émouvoir.

Si la légende contribue à l'établissement de l'histoire, le conte local, quand il repose sur un événement réel et qu'il n'est pas le fruit d'une imagination trop riche, reflète l'ambiance du milieu où il se situe, et est indispensable pour la compréhension des sentiments populaires et de l'originalité des générations passées. Il prélude à l'étude scientifique du folklore.

La bonne petite ville de Jodoigne, en « roman pays de Brabant » dégage un charme doux et prenant, que l'étranger ne perçoit cependant pas toujours. Les « contes d'a prandjère » aideront à saisir l'âme locale, à se pénétrer de sa quiétude et de son émotion.

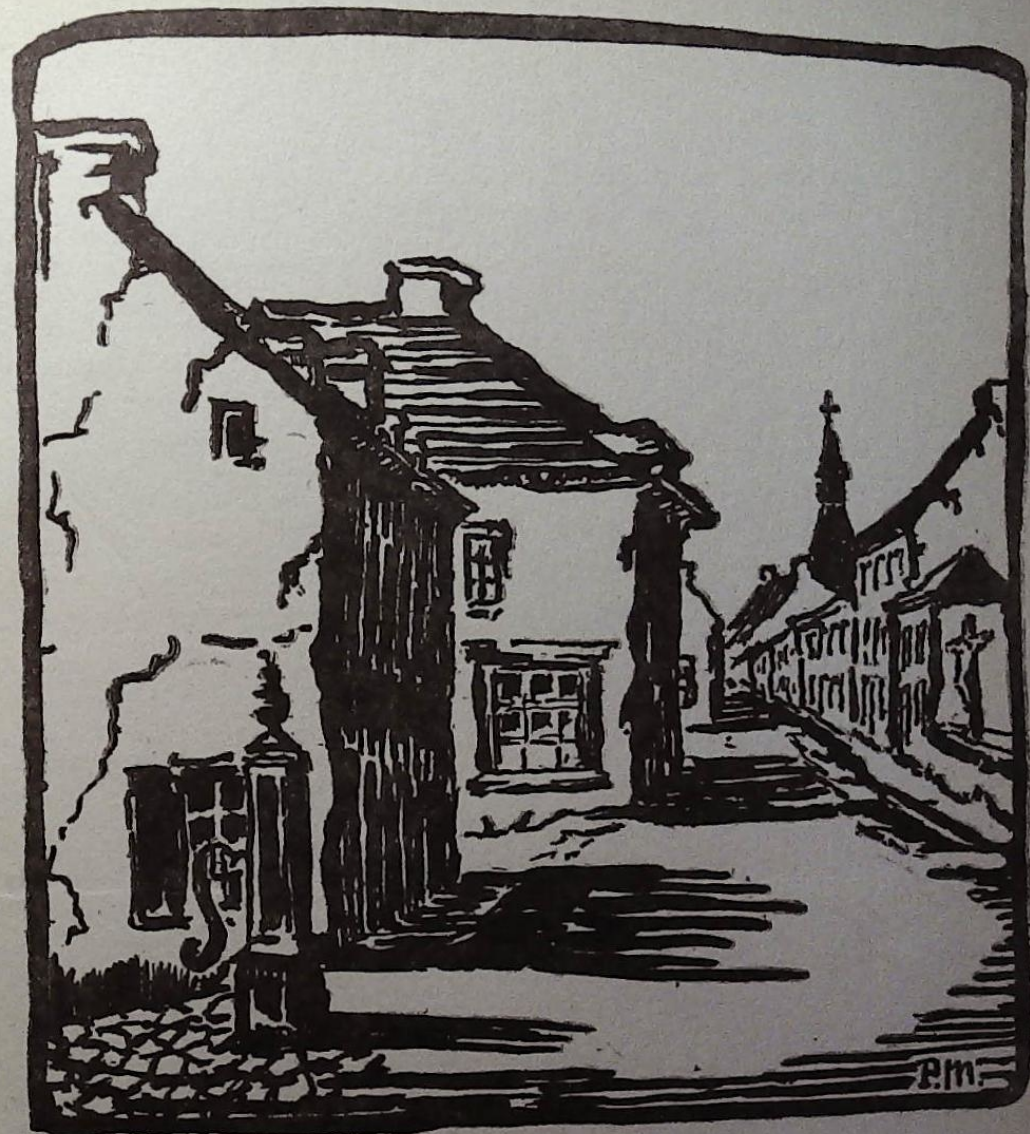
Écrit dans un wallon épuré de tous mots malsonnants, en contradiction avec le dicton que « dans ses phrases, le wallon brave l'honnêteté », M. Moureau a suivi les règles du savant philologue Feller. Son orthographe a donc de l'analogie avec le français, mais tient largement compte de la phonétique. Les personnes peu familiarisées avec notre « idiome » le liront avec aisance et seront vite gagnées par la belle euphonie des mots et la saveur des expressions.

L'ouvrage, très bien illustré, est honoré d'une préface de M. Jean Haust, membre de l'Académie de Belgique et professeur à l'Université de Liège. Il paraîtra le 15 mai.

Puisse le succès de ce livre encourager M. Paul Moureau à suivre sa voie et à doter notre littérature régionaliste d'ouvrages précieux pour les amis du Folklore Brabançon.

M. P.

En souscription : 7 frs. 50



Bulletin de souscription

Je soussigné
 demeurant rue
 à.....
 désire recevoir..... exemplaire... de l'ouvrage :

Contes d'a-prandjère

Envoi contre remboursement.
 Je verse la somme de au C. C. P. No 191238
 de Monsieur Moureau, à Châtelet.

biffer la mention inutile
 Bulletin à renvoyer à M. P. Moureau, rue des Gravelles, 99, Châtelet.